
Graduate Theses, Dissertations, and Problem Reports

2014

L'Intention mal comprise : les meres indignes de la comtesse de Segur

Kristina Kiisk

Follow this and additional works at: <https://researchrepository.wvu.edu/etd>

Recommended Citation

Kiisk, Kristina, "L'Intention mal comprise : les meres indignes de la comtesse de Segur" (2014). *Graduate Theses, Dissertations, and Problem Reports*. 7322.

<https://researchrepository.wvu.edu/etd/7322>

This Thesis is protected by copyright and/or related rights. It has been brought to you by the The Research Repository @ WVU with permission from the rights-holder(s). You are free to use this Thesis in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses you must obtain permission from the rights-holder(s) directly, unless additional rights are indicated by a Creative Commons license in the record and/ or on the work itself. This Thesis has been accepted for inclusion in WVU Graduate Theses, Dissertations, and Problem Reports collection by an authorized administrator of The Research Repository @ WVU. For more information, please contact researchrepository@mail.wvu.edu.

L'Intention mal comprise : les mères indignes de la comtesse de Ségur

Kristina Kiisk

**Thesis submitted
to the Eberly College of Arts and Sciences
at West Virginia University**

in partial fulfillment of the requirements for the degree of

**Master of Arts in
French**

**Twyla Meding, Ph.D., Chair
Valérie Lastinger, Ph.D.
Jennifer Orlikoff, Ph.D**

Department of World Languages, Literatures, and Linguistics

**Morgantown, West Virginia
2014**

**Keywords: Sophie de Ségur, la comtesse de Ségur, French children's literature, mère
Copyright 2014 Kristina Kiisk**

UMI Number: 1554839

All rights reserved

INFORMATION TO ALL USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI 1554839

Published by ProQuest LLC (2014). Copyright in the Dissertation held by the Author.

Microform Edition © ProQuest LLC.

All rights reserved. This work is protected against unauthorized copying under Title 17, United States Code



ProQuest LLC.
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106 - 1346

ABSTRACT

L'Intention mal comprise : les mères indignes de la comtesse de Ségur (Misunderstood intention: unworthy mothers of Sophie de Ségur)

Kristina Kiisk

Sophie de Ségur is a very well-known 19th century French children's author. Her books were and are still widely read and appreciated by children. However, she has been often criticized by literary scholars of the 20th and 21st century due to the fact that there is a lot of violence present in her novels. In addition, it has been suggested that her only goal was to educate and moralize her young readers. This opinion, however, reduces the multifaceted work of the comtesse to a purely didactic literature and we fail to recognize that her writing suggests a much deeper significance and goes beyond simple edification of children which is often found in the literary current of her time. The recurrent theme of the 'mother' in her novels has been widely examined and analyzed by many scholars. Nevertheless, one often returns to the fact that Ségur includes a lot of violence and cruelty in her books without really being able to justify the true motives behind it. The current project will examine the mother figures in Sophie de Ségur's novels and attempt to justify the choices of the author to include the maternal violence in her work. It may seem that the comtesse condones the violence, when, in fact, she seems to be condemning it. Analyzing her writing it becomes clear that she critiques the mothers who mistreat their children and this thesis will also show why and how she does it.

Acknowledgements

I would like to thank my husband Meelis for all the support and encouragement he has provided throughout the whole process of this thesis. It could not have been easy to put up with me at times and remain patient. Our little daughter Annemarii was a great source of inspiration and motivation to complete this project before she is born.

I would also like to thank my committee members Dr. V. Lastinger and Dr. J. Orlikoff for their time, patience and flexibility while I was completing this project. Special thanks goes to the chair of the committee Dr. T. Meding for all the invaluable feedback, corrections and suggestions. I greatly appreciate all of your help.

Many thanks to my friends and colleagues Ayaka, Josh and Natalya for their understanding and encouragement during the process.

Last but not least, I would like to thank the Department of World Languages, Literatures, and Linguistics for providing me with the opportunity to be a part of it.

Table of contents

Abstract.....	ii
Acknowledgements.....	iii
Introduction.....	1
Chapitre 1.....	4
Biographie générale	4
Chapitre 2.....	6
Présentation, critique et défense de l'œuvre de Ségur	6
2.1. Ségur lue et appréciée.....	6
2.2. Le style de Ségur	8
2.3. La critique négative de son œuvre.....	9
2.4. La défense de son œuvre	11
Chapitre 3.....	17
Critique de la mère et la violence psychologique	17
3.1. Introduction	17
3.2. Violence expliquée.....	19
3.3. La trilogie de Fleurville et Sophie	20
3.4. 'Le malheur' de Sophie : répression psychologique par une mère indigne	22
3.5. La rigidité et la sévérité de Mme de Réan : le comportement injustifiable.....	25
3.6. Répression psychologique d'autres mères	31
Chapitre 4.....	34
Châtiment physique.....	34
4.1. Introduction	34
4.2. Les mères fouettardes.....	35
Chapitre 5.....	40
Critiquer les mères indignes : le véritable but et comment l'atteindre.....	40
5.1. Engagement du lecteur	40
5.2. Moyens et stratégies de critique	45
5.2.1. Les personnages dans le rôle de porte-parole.....	45
5.2.2. Les animaux comme véhicules de transmission du message	48
5.2.3. Imitation sociale	51
Chapitre 6.....	54
Le contraste : la bonne mère	54
Chapitre 7.....	59
Punition des mauvaises mères.....	59
Conclusion	62
Bibliography	63

Introduction

La comtesse Sophie de Ségur, née Rostoptchine, est connue de chaque Français. Tout le monde connaît les bêtises de la petite Sophie des *Malheurs de Sophie* (1856) ou ses petites filles modèles. La ‘grand-mère de la nation’ s’est fait connaître dès le début de sa carrière d’écrivaine dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Admirée des enfants, critiquée des adultes, elle est maintenant devenue une auteure assez controversée. Il y a ceux qui sont de l’avis que son œuvre ne convient pas aux enfants à cause de la violence que l’on y trouve et on lui attribue d’avoir écrit dans le seul but d’éduquer et de moraliser ses jeunes lecteurs, ce qui limite le génie de la comtesse de Ségur à la littérature purement didactique. On néglige de remarquer qu’elle va au-delà de la simple édification des enfants, à l’instar de celle que l’on retrouve dans le courant littéraire de son siècle.

Un thème récurrent, mais pas toujours central, de ses œuvres est celui de la mère et de la maternité. Ce sujet a beaucoup intéressé les chercheurs et a été étudié et analysé sous d’angles divers. Pourtant, on revient souvent au fait que la comtesse inclut beaucoup de violence et de cruauté dans ses romans et on n’a pas pu établir ou suffisamment justifier les véritables motivations de ce phénomène. Dans cette dissertation, nous examinons les personnages maternels de l’œuvre de la comtesse de Ségur et tentons de justifier ses choix d’inclure tant de violence dans ses œuvres en ce qui concerne les mères et les enfants. On pense que la comtesse préconise la violence, mais, en fait, en analysant ses œuvres de près, nous pouvons conclure qu’elle la condamne : elle critique les mères indignes qui maltraitent les enfants et nous allons voir pourquoi et comment elle le fait.

Cette dissertation se divise en sept chapitres. Dans le premier chapitre, la personne de la comtesse de Ségur est présentée. Nous discutons brièvement ses parents et sa famille, son

enfance en Russie, les raisons pour le déménagement en France, son mariage et les années de maternité, et le début de sa carrière d'écrivaine.

Le deuxième chapitre se concentre sur la présentation générale des œuvres de la comtesse. Nous y voyons pourquoi les romans de Sophie de Ségur sont lus et appréciés, mais aussi pourquoi elle est tellement critiquée par les chercheurs. Finalement, nous allons essayer de justifier les œuvres de la comtesse et montrer pourquoi cette critique n'est pas tout à fait juste.

Le troisième chapitre présente la critique des mauvaises mères faite par la comtesse de Ségur dans ses romans, ce qui peut expliquer la présence de la violence excessive dont elle a été accusée. Dans ce chapitre l'objectif principal est l'aspect psychologique du mauvais traitement. Nous en montrerons des exemples précis, principalement au travers de la trilogie Fleurville, et plus particulièrement des *Malheurs de Sophie*, où le personnage principal, Sophie, subit la répression psychologique de sa mère, Mme de Réan, mais aussi au travers d'autres romans comme *Les Mémoires d'un âne* (1860), *Les Bons Enfants* (1862) et *François le bossu* (1864).

Le quatrième chapitre se concentre sur la maltraitance physique. Ici nous montrerons les exemples des mères ou figures maternelles qui battent cruellement leurs enfants. Ces personnages maternels comprennent Mme Papofski du *Général Dourakine* (1863), Madame Mac'Miche du *Bon Petit Diable* (1865) et finalement Mme Fichini des *Petites Filles modèles* (1858).

Dans le cinquième chapitre nous trouvons des justifications que le véritable but de la comtesse de Ségur était de critiquer les mères indignes. Elle utilise plusieurs stratégies pour le faire et ces stratégies seront examinées. D'abord, il faut engager le lecteur pour transmettre sa critique. Puis, pour critiquer elle crée des personnages qui servent des porte-parole, utilise des

exemples des animaux et les situations de l'imitation sociale, comme par exemple celle des filles qui imitent une mère pour leurs poupées.

Le sixième chapitre présente le contraste entre la mauvaise mère et la bonne mère ; avec cela nous verrons une alternative possible d'élever les enfants et dans quelle mesure le résultat en est différent. Ayant elle-même été une mère affectueuse, Sophie de Ségur partage sa propre expérience : on peut trouver des parallèles entre elle-même et les 'bonnes mères' de ses romans.

Le septième chapitre discute les punitions infligées aux mauvaises mères. Le plus souvent ces mères périssent et leur destin est une mort affreuse. Ségur montre qu'elles méritent leur sort à cause de leur comportement envers les enfants, ce qui termine sa critique.

Chapitre 1

Biographie générale

Sophie de Ségur est née le 19 juillet 1799 à Saint-Petersbourg, en Russie, sous le nom de Rostoptchine. Son père, le comte Fiodor Rostoptchine, le confident et le conseiller du tsar Paul I^{er}, est surtout connu dans l'histoire comme l'incendiaire de Moscou, dont il était le gouverneur à cette époque-là, lors de l'invasion de Napoléon en 1812. Cet incendie de Moscou a causé la retraite de l'armée française. L'homme intrépide, d'humeur vite changeante, de caractère emporté, mais de cœur généreux, Fiodor adorait ses enfants. La mère de Sophie, la comtesse Catherine Protassov, était demoiselle d'honneur de l'impératrice Catherine II. Une personne intelligente, mais rigide et froide, elle élevait très durement ses enfants. S'étant convertie au catholicisme en 1806, elle suivait avec ferveur les principes religieux, ce qui n'a pas du tout aidé à adoucir son caractère déjà sévère. (Audiberti 15-94 ; Naryshkina 1-150)

Sophie a passé la plupart de son enfance à Voronovo, dans un immense domaine des Rostoptchine pas très loin de Moscou. C'était une enfant vive, créative, douée, enjouée, une vraie bouffonne selon son père, mais aussi entêtée et parfois colère. Elle avait six frères et sœurs : Serge, Nathalie, puis Sophie, Lise, Paul, Marie et André, dont deux, Paul et Marie, sont morts très jeunes. (Audiberti 15-94 ; Beaussant 11-77 ; Naryshkina 1-150)

Même si l'incendie de Moscou a largement contribué à la défaite de Napoléon, le comte Rostoptchine a été traité d'incendiaire et fut accusé de la destruction de la vieille capitale. La tension montante, l'hostilité dans l'air, le comte est forcé de s'exiler. Il est parti pour l'Europe ; à Paris il était reçu comme un héros d'avoir été la cause de la chute de Napoléon. Au bout de quelque temps, sa famille l'y a rejoint. Sophie n'est plus jamais retournée en Russie. Elle était la

seule des Rostoptchine restée en France définitivement. (Audiberti 15-94 ; Naryshkina 1-150 ; Rostoptchine 1-100)

À Paris, Sophie a rencontré le comte Eugène de Ségur, neveu de Philippe de Ségur, avec qui elle s'est mariée en 1819. Ils ont eu huit enfants : Gaston, Renaud, Anatole, Edgard, Nathalie, Sabine, Henriette et Olga, dont un, Renaud, est mort très jeune enfant. Le mariage n'était pas heureux ; son mari la trompait et ne s'intéressait pas beaucoup à la famille. Par contre, Sophie était une mère dévouée et élevait soigneusement ses enfants. (Audiberti 15-94 ; Beaussant 11-77)

Puisqu'elle préférait la vie de campagne à celle de Paris, son père, avant le départ pour la Russie, lui a acheté le domaine des Nouettes en Normandie qui lui plaisait beaucoup et où la comtesse a passé la plus grande partie de sa vie (presque tous les étés). C'est aussi où elle a écrit la majeure partie de ses œuvres. (Audiberti 15-94 ; Beaussant 11-77)

Elle n'a commencé à écrire qu'à l'âge de 57 ans en 1856, étant déjà grand-mère, mais au cours de sa carrière d'écrivaine qui a duré 15 ans, elle a réussi à produire 20 romans et cinq œuvres didactiques. Toutes ses œuvres ont été publiées par Hachette et la majorité dans la série de « la Bibliothèque Rose », la collection de livres destinée à la jeunesse. Sophie de Ségur est morte en 1874 à l'âge de 75 ans. (Beaussant 11-309)

Chapitre 2

Présentation, critique et défense de l'œuvre de Ségur

2.1. *Ségur lue et appréciée*

Les œuvres de la comtesse de Ségur étaient, et continuent toujours à être, très lues (Beaussant 300). Le nombre de romans de la comtesse vendus a dépassé les 30 millions (Luton 4). Ses livres ont attiré des générations de lecteurs, garçons et filles de toutes les classes sociales et de tous les cultes, en France et dans d'autres pays (Lac 447). R. de Montesquieu l'a même appelé « le Balzac de l'Enfance » (qtd. in Lac 448), puisqu'elle a écrit « les œuvres littéraires les plus riches de son siècle, une 'comédie enfantine' aussi exceptionnelle que l'autre comédie, la 'comédie humaine', d'Honoré de Balzac » (Ergal and Strich, *La Comtesse* 413). Claudine Beaussant l'appelle très poétiquement « romancière russe de langue française et de langage universel. . . . La première femme qui ait donné la parole aux enfants » (303).

La comtesse reste toujours appréciée des enfants en même temps que plusieurs de ses prédécesseurs comme Berquin, Mme de Genlis et Bouilly (Luton 3, 27), et ses contemporaines comme Mme de Stoltz, Mme de Witt et Fleuriot ne sont plus du tout lus (Nières-Chevrel, "Faire une place" 102), et cela à juste titre (Jan and Powell 58-59). En fait, ce qu'un lecteur du XX^e siècle considère la littérature enfantine, d'Ésope jusqu'à la littérature de la première moitié du XIX^e siècle, ne l'est pas tout à fait. Soit elle n'était pas écrite particulièrement pour les enfants, soit elle leur était destinée, mais n'était pas écrite vraiment dans leur intérêt (Lac 444). La littérature enfantine en France a commencé à se développer dans la deuxième moitié du XIX^e siècle quand le désir de divertir, au lieu d'édifier, est devenu plus éminent (Jan and Powell 59).

La comtesse de Ségur est considérée la première écrivaine importante de la littérature enfantine de langue française puisqu'elle était la seule auteure de s'être adressée aux jeunes

lecteurs à part entière (Lac 444) : elle n'a pas seulement écrit uniquement pour les enfants, mais elle avait également une profonde compréhension du genre de langage, de l'intrigue et des personnages que les enfants apprécieraient (Luton 27). Selon Lisette Luton, la raison pour laquelle Ségur a survécu à ses prédécesseurs et ses contemporains est que ses romans n'étaient pas strictement des histoires didactiques et morales (3) et que contrairement aux autres auteurs, elle était capable de vraiment penser comme un enfant, de se mettre à leur niveau de pensée, pour s'adresser aux enfants (27). Les œuvres purement didactiques de ses prédécesseurs, selon Jan et Powell, pourraient être appelées des ouvrages de propagande et pas du tout un phénomène littéraire (58-59). La comtesse était donc la première à créer pour enfants des histoires en tant qu'écrivaine et non en tant qu'éducatrice (Lac 447). Elle était parmi les premières à abandonner la tradition des allégories didactiques pour des histoires plus réalistes¹ (Lac 444).

Ségur a commencé sa carrière en écrivant des contes de fées, mais elle a très vite passé à la fiction beaucoup plus réaliste et vraisemblable dépeignant les enfants dans des situations quotidiennes (Luton 3), ce qui donne un changement aux contes de fées et aux fables (Luton 27). Ségur se sert de sa compréhension intuitive de la psychologie enfantine et de son esprit fin pour créer des histoires amusantes dans une langue compréhensible aux enfants et sur des sujets qui les intéressent (Luton 4) ; elle a ajusté le style, les thèmes et le vocabulaire pour les faire convenir aux enfants instaurant une littérature avec laquelle les enfants pouvaient réellement s'identifier (Luton 31). L'enfance est devenue un thème à part dans les romans de la comtesse (Lac 444).

¹ Ne pas confondre avec la notion flaubérienne du « réalisme » du XIX^e siècle. La traduction anglaise en est « realistic »

2.2. *Le style de Ségur*

Dans le domaine stylistique la comtesse de Ségur était innovatrice (Lac 444). Elle « fait usage d'une grande diversité dans ses formes narratives. C'est un écrivain qui se répète peu et qui 'essaie des choses' » (Nières-Chevrel, "Faire une place" 103). Christine Lac suggère que Ségur a créé une marque personnelle dans ses récits qui sont immédiatement devenus des best-sellers de la littérature enfantine (443). Laura Kreyder propose que chez la comtesse de Ségur « on est loin du mythe un peu niais de la grand-mère écrivant pour ses petits-enfants. Mme de Ségur est bien un auteur moderne, en ce sens qu'elle n'ignore aucune des nécessités transactionnelles, techniques, promotionnelles qui accompagnent la confection d'un livre » (*L'Enfance* 49). Ségur a introduit le discours réaliste² dans la littérature enfantine, maniant aussi bien l'imparfait du subjonctif que la langue de la campagne. Elle met le divertissement avant l'édification, décrivant les mauvaises actions et les bêtises de ses personnages en détail autant que leur rédemption (Lac 447). Selon Xavier Laurie, ses romans continuent à être appréciés même aujourd'hui grâce à la vraisemblance à la réalité dans sa narration, à la rapidité et à l'art de raconter une histoire et au vocabulaire dont elle se sert. Une des caractéristiques de son style est la rapidité, l'alacrité et la verve (Luton 12). Elle n'ennuie pas le lecteur. Elle mélange le dialogue, la narration à la première et à la troisième personne.

² Voir la note précédente

2.3. *La critique négative de son œuvre*

Même si « tous les enfants du monde continuaient à l'aimer [et] les grandes personnes à ne pas pouvoir l'oublier » (Beaussant 302), il y a plusieurs critiques qui sont prêts à rehausser les défauts de la comtesse. « Son inexplicable succès irrita les écrivassiers, les hommes, les femmes, les parents, les éducateurs, les docteurs en médecine, en psychologie et en philosophie. Les critiques s'agaçaient de devoir constater [son énorme succès] sans parvenir à l'expliquer » (Beaussant 302). Jacques Laurent a commencé une controverse critique quand il a décrit le fouettage fréquent dans les romans de Ségur (Lac 449). Dans son essai « Etrences Noires » il désigne la comtesse comme psychotique, névrotique, sadique et rongée par des complexes. Il le lui pardonne en notant qu'après tout, elle a été élevée par un père incendiaire et développé sa vision du monde en Russie. Il ne pardonne pas aux parents français d'avoir élevé leurs enfants dans l'ombre des dogmes et des superstitions comme on les trouve dans les œuvres de la comtesse (Luton 11). Richard Laden s'est concentré sur le « terreur et le sacrifice » comme les moyens pour Ségur de contenir la nature (qtd. in Lac 449) et Durand et Wormuth trouvent également une perversité considérable dans l'œuvre de la comtesse (90).

D'autre part, on attribue à la comtesse de Ségur la propagation d'« un modèle de petite fille qui participe à l'édification morale, sociale et religieuse des lectrices » (Vinson 8). Selon Isabelle Nières-Chevrel, ses « convictions religieuses et . . . son appartenance à l'aristocratie » ne pourraient que « la conduire au 'prêchi-prêcha' et . . . au conservatisme » ("Faire une place" 102-103). Sophie Heywood, pour sa part, souligne un dualisme intéressant chez la comtesse :

For there was always tension between the holy image [she] sought to perpetuate and the myriad selves which the comtesse had projected, consciously or not, through the medium of her books and writings. Paradoxically for somebody who

traded so heavily on a loving grandmother image, her books feature countless examples of older women prone to losing their temper and administering brutal beatings to little children. (19)

Même si Ségur essaye de s'identifier dans ses romans au portrait gentil d'une grand-mère catholique, elle est devenue indissolublement associée à la violence excessive des autres personnages féminins de son œuvre. Les doutes qu'existe un côté noir de 'la grand-mère de la nation' a tracassé sa carrière d'écrivaine dès le début (Heywood 19). En effet, le lecteur moderne trouve la littérature de la comtesse violente (Van Zuylen 183).

2.4. *La défense de son œuvre*

Cependant, avant de prendre le parti de ces critiques négatives, il faudrait analyser de plus près la carrière d'écrivaine de la comtesse de Ségur. En ce qui concerne la qualification de la comtesse comme une écrivaine 'édifiante', considérons d'abord le fait que même si sa famille et les militants religieux ultérieurs essayaient d'exploiter les histoires de sa vie pour des causes religieuses, ils ne parvenaient pourtant pas de la réduire à l'idéale de la féminité chrétienne. Ses obsessions, ses excentricités et son caractère fort ont assuré que les récits de la 'grand-mère de la nation' restent toujours contradictoires. Même si on peut dire qu'elle était une militante dévouée, elle l'était selon ses propres critères (Heywood 191). Il faut remarquer que sa foi n'a pas toujours été des plus fortes. Son fils, Gaston de Ségur, devenu prêtre, a ravivé sa foi qui s'étant affaiblie après le départ de France de ses parents (Lac 442) et c'est seulement en vieillissant qu'elle s'approche de plus en plus de la religion, toujours à l'aide de Mgr Gaston (Audiberti 317).

Sophie de Ségur et Gaston, son premier né, avaient une relation très spéciale. La comtesse a perdu son deuxième enfant, Renaud, ce qui l'a encore plus rapproché de Gaston. « [C]e fils devient son monde, sa raison d'être, sa vie, » proposent Ergal et Strich : « Entre Gaston et sa jeune maman . . . s'établit une véritable passion amoureuse qui ne se démentira pas un seul instant au cours des années : de la mort de Renaud date ce début de vie commune que la comtesse de Ségur et son fils aîné entreprennent ensemble, un contrat affectif que ni l'un ni l'autre ne rompra jamais » (*La Comtesse* 233). En effet, l'influence que Gaston a eue sur l'écriture de la comtesse a été colossale. Voyons l'exemple du comportement de Ségur elle-même vis-à-vis les idées de son éditeur, Emile Templier, sur le repentir et la conversion de l'âne Cadichon dans les *Mémoires d'un âne*. Elle n'apprécie pas du tout les scrupules et les critiques de son éditeur qu'elle trouve mal fondés : « Je n'ai pas voulu faire un âne chrétien » (Ségur qtd.

in Beaussant 205-06). Sans l'influence de Gaston on ne sait pas si Ségur aurait jamais intégré tant de morale chrétienne dans ses romans. Sa fille Sabine, aussi devenue religieuse, « remerciait Dieu . . . de ramener sa mère, . . . qu'elle avait toujours jugée . . . trop indifférente aux exigences de la sainte religion, à des sentiments plus chrétiens » (Beaussant 253). Nous pouvons aussi conclure que la comtesse n'était pas aussi dévote qu'on ne le croyait d'après le fait qu'après la mort de son mari en 1863, l'inventaire de son appartement de Paris révèle que sur sa table de nuit il y avait des livres plus profanes³ que mentionnés dans *Les Actes des apôtres* (1867) et dix bouteilles d'alcool à moitié vidées sur son bureau (Heywood 162). Donc sa présentation d'elle-même comme la grand-mère dévote et correcte dans son œuvre didactique n'est qu'une façade.

Ce n'est qu'après la décision définitive de Gaston de devenir prêtre, ce qui, en fait, l'a désespérée d'abord, qu'elle l'a suivi dans sa dévotion (Kreyder, *L'Enfance* 50). Et c'est lui qui a saisi très vite l'importance du travail de la comtesse :

Il juge qu'une direction précise doit être donnée aux livres à venir. C'est ainsi que le fils aîné va peu à peu suggérer à sa mère des orientations morales aux récits. Il lui prête quelques-unes de ses idées, lui impose une façon de penser, et même parfois d'écrire. Il exerce sur sa mère une certaine tyrannie, référant les élans jugés peu dignes d'une littérature enfantine « chrétienne ». De nombreux dialogues sont influencés par le fils adoré. (Ergal and Strich, "Née Rostopchine" 132)

Donc c'était souvent Gaston qui trouvait que la comtesse devait insister plus sur la morale dans ses œuvres et élever l'âme de ses 'petits-enfants' en se consacrant davantage à une littérature tout à fait morale (Beaussant 150, 271). Un exemple qui démontre bien l'existence de cette

³ Malheureusement, Sophie Heywood ne précise pas les titres de ces livres

« collaboration » entre Sophie et Gaston provient de l'achèvement du *Bon Petit Diable* : « On [en] trouve l'aveu implicite dans la correspondance de la comtesse » ; pour refaire le manuscrit, ce que demande son éditeur, « 'Je verrai ce que je peux y changer sans tout refaire, et je vous ferai savoir au retour de mon fils ce que nous aurons décidé' » (Ergal and Strich, *La Comtesse* 408, 456). Par conséquent, Ergal et Strich constatent que Ségur « emprunte la plume à . . . Gaston lorsqu'il s'agit du message moral de son œuvre » (*La Comtesse* 456) et c'est justement sous son influence que la comtesse « s'assagit et se moralise, perdant de son mordant et de sa folie. Au fil des parutions, le côté Rostopchine de la comtesse se dilue dans le côté Ségur » (“Née Rostopchine” 128).

Après tout, même sans l'influence de Gaston sur le message religieux de ses romans, Ségur était également contrainte par les normes de la société de son temps. Il est trop facile de dire que la comtesse a seulement écrit ses livres pour instruire, pour apprendre aux enfants comment se conduire, ou pour les orienter vers la religion. Ecrire des livres pédagogiques pour enfants était le seul genre d'écriture permis à une femme respectable, à cette époque-là (Andersen 36). Marie-Louise Audiberti affirme que « dans la grande entreprise de rechristianisation du siècle, la littérature enfantine se devait d'être moralisatrice » (102). Tout d'abord, qu'une femme entre dans le domaine public et ne se dédie pas exclusivement à son foyer au XIX^e siècle était considéré comme un acte de résistance aux normes culturelles acceptées (Heywood 8), et pour être acceptée du tout Ségur a dû se conformer aux exigences imposées. Selon Kreyder, la demande éditoriale était accompagnée d'un « sévère et pointilleux examen » (“Des histoires” 49). Selon les normes de cette époque le rôle de la femme était en premier lieu de transmettre « une certaine sagesse négative qui maintient tout un chacun à sa place, et, pour ce faire, la femme doit d'abord apprendre à garder elle-même sa place » (Audiberti 162). Il n'est pas

difficile de déduire que se conformer sans vraiment le vouloir, est justement ce que la comtesse a fait, comme nous montrent les exemples de sa résistance aux propositions de son éditeur, Emile Templier, de changer ou de modifier ses manuscrits. Audiberti nous montre que dans sa correspondance avec lui « ses audaces étaient jugées souvent peu conformes à l'esprit du temps » quand elle défendait ses personnages (102) ou même négociait son paiement, par exemple (Luton 16).

Une autre raison pour laquelle on peut dire que la comtesse de Ségur n'a pas toujours pu agir selon sa propre volonté à l'égard de son écriture est qu'une de ses raisons pour écrire était le gain financier. A cette époque, l'homme était le chef de famille : il avait le droit de gérer les biens et la famille, et il possédait tout le pouvoir politique et social alors que les femmes étaient exclues du vote, des charges et des fonctions publiques (Vinson 23). Donc les femmes, y compris la comtesse de Ségur avant de commencer à écrire, n'avaient pas d'autonomie financière. L'émergence du marché de la littérature enfantine était d'abord un des moyens pour les femmes d'entrer dans le domaine public, mais surtout de jouir d'une sorte d'indépendance financière. Alors, comme l'exprime Nières-Chevrel, « il ne faudrait pas se laisser abuser par la 'modestie' de l'entreprise littéraire, par les apparentes affinités entre 'vocation féminine' et 'vocation éducative' » ("Faire une place" 109). Cela ne veut pas dire que la comtesse ait agi uniquement pour gagner de l'argent, mais c'était une considération importante (Audiberti 315). Ségur, une fois dans les rangs des écrivains, ayant trouvé sa voix, éduquait et amusait en même temps, tout cela, comme nous le dit Kreyder, « sans prétentions littéraires mais en vendant le plus possible d'exemplaires afin d'obtenir des contrats de plus en plus avantageux » (*L'Enfance* 40).

Examinons les critiques négatives concernant la violence dans l'œuvre de Ségur. Il faut constater que plusieurs d'eux ne prennent pas sûrement en considération quelques aspects importants dont nous allons brièvement discuter ici avant de passer au sujet principal de cette dissertation. D'abord, la vue d'ensemble de l'histoire sur la punition corporelle en Russie aussi bien qu'en France que Luton présente dans son analyse montre que la représentation de la punition corporelle, souvent jugée trop violente par les critiques, est en fait historiquement plutôt exacte et n'était pas vraiment le produit d'une imagination dérangée (8, 95). Jean-Pierre Manigne, de son côté, observe que la violence dans les œuvres de Ségur fournit une sorte d'équilibre à un portrait du monde trop stable, par conséquent trop irréaliste, que la comtesse dépeint dans son univers romanesque :

Representational violence has a specific function in literature that is destined for children. The fallacy is in thinking that any violence which children are exposed to in literature or oral tales is necessarily harmful to their psyches. ... It is certainly not advisable to deliberately expose a child repeatedly to a story which he or she finds excessively terrifying. However, exposing the child exclusively to benevolent images may actually prevent the child from being able to work through his or her anxieties. (qtd. in Luton 41-42)

Cette observation que les images de la violence dans la littérature ne sont pas aussi nuisibles qu'on le pense correspond bien aux théories de Bruno Bettelheim dans *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales* (Bettelheim).

Il faudrait ajouter que Ségur ne cache simplement pas la vérité et la réalité aux enfants. Elle décrit les choses comme elles sont sans rien atténuer ou adoucir. Son principe semble être que les enfants doivent connaître et s'habituer à la réalité telle qu'elle est. Par exemple, elle ne

cache pas les détails désagréables de l'accident de Mme de Rosbourg et de Marguerite dans *Les Petites Filles modèles* : « Elle ouvre, et voit la dame et l'enfant sans mouvement et couvertes de sang » (Ségur 5270⁴). Ségur n'hésite pas non plus de décrire la mort du boucher Hurel (Ségur 8041-57). Ces choix peuvent relever de la personnalité de la comtesse, qui, selon les descriptions qui nous sont disponibles, était une femme directe (Beaussant 188). Claudine Beaussant ajoute aussi que le style du récit doit également être en accord avec ce qu'il décrit : « La violence ne doit pas être atténuée par de jolies formules. Il faut que l'expression en soit aussi directe que le traitement. A geste brutal style réaliste. A geste doux, style sensible » (180). Cela est nécessaire pour maintenir la cohérence interne du récit (Nières-Chevrel, "Les Bons Enfants" 30).

Voilà une brève vue d'ensemble de l'œuvre de Ségur et de ses critiques, positives et négatives. Voyons maintenant quelle critique nous pouvons repérer de l'œuvre de la comtesse elle-même.

⁴ Toutes les citations des romans de la comtesse de Ségur proviennent de la version électronique de Kindle où il n'y a pas de pages, mais des « lieux » (ou « locations » en anglais).

Chapitre 3

Critique de la mère et la violence psychologique

3.1. Introduction

Comme nous l'avons constaté précédemment, le lecteur du XX^e et XXI^e siècle peut se trouver bien troublé par certaines images de l'œuvre de Sophie de Ségur. Les temps ont changé : ce qui est vu comme anormal et problématique aujourd'hui pourrait bien passer pour ordinaire dans le temps de la comtesse. Néanmoins, ce n'est pas seulement le lecteur moderne qui trouve que la violence des romans de Ségur est excessive. Même son éditeur, Emile Templier, a remarqué plus d'une fois que la comtesse composait des descriptions trop détaillées et trop choquantes de fouettages, qui ne convenaient pas aux jeunes lecteurs, et la priait de réécrire les passages en question (e.g., Luton 75). Donc on ne peut pas nier que l'œuvre de la comtesse ne soit pas innocente à cet égard. Par contre, malgré les opinions critiques présentées précédemment, les motivations d'incorporer tant de violence ne semblent pas être bien justifiées.

Pourtant, une des motivations possibles d'incorporer la violence d'inclure la violence et les images 'troublantes', qui n'a pas encore été très bien étudié, suggère la tentative de la comtesse de critiquer le mauvais traitement, soit physique, soit émotionnel, des enfants par les mères ou les figures maternelles. Valérie Lastinger reprend le thème du silence chez la comtesse de Ségur dans « Mutisme, maturité et maternité : Sophie de Ségur et ses mères », où elle souligne que la comtesse a été réduite au silence pendant toute sa vie (97) ; ses romans lui ont permis de trouver sa voix et d'exprimer son opinion sur la famille et la société qui lui étaient importantes. La critique sociale est très étendue dans l'œuvre de Ségur : elle critique aussi les nouveaux riches, les domestiques trop familières, l'irréligion, l'absence du mari-père, pour en citer quelques exemples, mais la critique que nous analysons en plus de détail est celle de la mère indigne.

Lastinger propose que les œuvres de Ségur continuent le courant du « roman victorien » : « Le monde ségurien . . . est essentiellement féminin, centré sur la dynamique familiale : il offre donc de multiples exemples de couple mère-fille » (98). Toutefois, si nous ne nous limitons pas à ce couple de mère-fille et élargissons l'éventail et observons les figures maternelles en général, nous remarquons que cela n'est plus la simple continuation du courant du roman victorien, mais plutôt une observation familiale et sociale très courante au XIX^e siècle où la comtesse présente sa critique personnelle. Les exemples textuels suggèrent qu'elle semble être très impliquée dans cette observation et la critique ; plus elle s'y engage, plus on a des raisons de croire qu'elle y a de l'intérêt personnel.

3.2. Violence expliquée

Comme on vient de constater, la violence ne manque pas dans les romans de Ségur. Pourtant, selon les enfants et les petits-enfants de la comtesse, elle n'était pas du tout une mère violente (Luton 60) ; paradoxalement, étant une mère qui essayait de condamner publiquement la punition corporelle au lieu de la préconiser, elle a dû quand même subir des accusations de violence excessive (Heywood 34, Luton 8). Mais il est important de noter ici le fait que ce n'est pas que ses écrits sont violents, mais comment et pourquoi ils le sont. La représentation de la violence dans ses romans, surtout celle exécutée par une mère ou figure maternelle, mène le lecteur à remarquer l'éducation nocive des enfants, la punition corporelle excessive et injuste, ainsi que la répression psychologique qui proviennent de l'attitude d'une mère inattentive, distante, parfois mondaine, bref d'une mère 'indigne'. La mère indigne est un personnage récurrent dans les romans de Ségur, comme le constate aussi Kreyder, mais elle souligne que la présence de ce personnage est toujours secondaire (*L'Enfance* 86). Nous pourrions soutenir que la comtesse n'utilise le personnage de mauvaise mère que pour en faire une anti-héroïne convenable puisque la mère, ou l'absence de mère, joue un rôle central pour tous les personnages et qu'il est assez facile d'en faire une anti-héroïne. Néanmoins, tout en prenant en considération la richesse de la langue et l'imagination de ces récits, pourquoi ne varierait-elle pas plus souvent ses anti-héros? Il paraît qu'elle revient constamment à la figure maternelle avec un but plus concret.

3.3. La trilogie de Fleurville et Sophie

Commençons par les premiers romans de Ségur après ses contes de fées. La trilogie de Fleurville se compose des trois romans : *Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites Filles modèles* (écrit le premier) et *Les Vacances* (1859). Cette trilogie est, en fait, un mélange des étapes et des personnes différentes de la vie de Sophie de Ségur; elle combine les souvenirs et les personnes de son enfance (y compris elle-même), les histoires provenant de l'enfance de ses propres enfants, ses petits-enfants, et finalement ses convictions et ses idées courantes en ce qui concerne l'éducation de l'enfant, ce que nous allons démontrer au cours de cette dissertation.

Les Petites Filles modèles, le premier roman de la trilogie de Fleurville, est presque un roman d'aventures (et *Les Vacances* le sont tout à fait), sans trop se laisser sonder la profondeur psychologique de ses personnages. Le déroulement des événements tient une plus grande importance que l'aspect psychologique. Le personnage de Sophie, central ou presque de toute la trilogie, se développe sans trop descendre dans la vie réelle de la comtesse. Sophie du récit est le double romanesque de Sophie de Ségur elle-même (Olga de Pitray⁵ qtd. in Heywood 139) et *Les Malheurs de Sophie* sont considérés comme un roman (semi)-autobiographique (Ergal and Strich, *La Comtesse* 55). Ainsi l'auteure incorpore déjà des éléments réels de son enfance et commence à développer le personnage de Sophie et à lui prêter ses traits personnels, une pratique qui culmine dans le roman semi-autobiographique des *Malheurs*. Ségur ne se concentre pas trop sur les traits psychologiques dans *Les Petites Filles* autant qu'elle le fait dans *Les Malheurs*. Dans *Les Malheurs*, par contre, même les aventures se concentrent sur les traits de personnalité, puisqu'elles servent la plupart du temps à montrer ou à représenter des 'défauts'. De plus, ces aventures se dirigent vers la résolution des conflits internes, c'est-à-dire que les conséquences

⁵ Olga de Pitray est la fille cadette de Sophie de Ségur, donc il ne s'agit pas ici d'une conclusion tirée par les critiques, mais d'un constat qui nous provient directement des sources familiales.

des événements et des aventures servent à améliorer la personnalité du personnage et à lui débarrasser de ses défauts. Or, nous allons voir quels défauts, et surtout de qui, la comtesse essaie de souligner vraiment.

Les trois romans sont d'une grande importance pour analyser les relations mère-enfant, et plus particulièrement les relations mère-fille, puisque c'est là où on peut trouver le plus de rapprochements de la réelle Sophie et les influences de son enfance et où on voit Ségur le plus ardemment investie dans la critique dont il est la question ici. Au cours de la trilogie, Sophie a trois mères : sa mère biologique (Mme de Réan), sa belle-mère (Mme Fichini) et sa mère adoptive (Mme de Fleurville). Lastinger propose que « [d]e centrale, la relation de Sophie à ses mères devient . . . marginale » (99) quand elle se concentre sur les autres personnages et leurs aventures, mais cependant, cette relation reste importante. Cette relation, même si loin d'être centrale à la fin de la trilogie de Fleurville, est toujours omniprésente et nous offre toujours une source importante de figures maternelles diverses que la comtesse représente à travers toute son œuvre, où la mère ou la figure maternelle reste un thème récurrent et important.

3.4. 'Le malheur' de Sophie : répression psychologique par une mère indigne

La critique de la mauvaise mère commence déjà dès le titre des *Malheurs de Sophie*, qui selon les événements est chronologiquement le premier roman de Ségur (à part les contes de fées), mais écrit après *Les Petites Filles*. Pendant très longtemps le titre a été mal interprété. Ce qui est intéressant est que le malheur de Sophie, mentionné pour la première fois dans *Les Petites Filles modèles*, ne fait pas du tout allusion à ses mésaventures consécutives du roman comme beaucoup de critiques ont souvent constaté en décrivant et en analysant le contexte des *Malheurs de Sophie*. En fait, avoir la mauvaise mère devient le contexte : « Camille et Madeleine finirent par se coucher aussi, en réfléchissant *au malheur de Sophie* et en remerciant le bon Dieu de leur avoir donné *une si excellente mère* [emphasis added] » (Ségur 5964-71). Donc on peut conclure que « le malheur de Sophie », mentionné pour la première fois dans *les Petites Filles*, a été justement conçue dans ce contexte d'avoir la mauvaise mère puisque les filles modèles contrastent au cours de la même phrase leur excellente mère au malheur de Sophie de ne pas en avoir une. L'avis de Nières-Chevrel soutient également l'observation que *Les Malheurs de Sophie* réfèrent surtout au malheur sous forme d'une mère insuffisante :

C'est qu'à l'occasion d'une relecture que cet empilement des chapitres commença soudain à faire sens. Je n'étais pas devant une maladresse ou un simple héritage des historiettes de Berquin mais devant *une forme-sens*. De bêtise en bêtise (de chapitre en chapitre), l'héroïne essayait inlassablement d'attirer l'attention de sa mère mais elle n'y parvenait jamais que sur le mode négatif de la faute appelant une sanction. La forme du roman pouvait être lue comme l'empilement névrotique d'une demande d'amour, répétée sans cesse et jamais comblée. ("Faire une place" 103)

Le cas de Sophie dans *Les Malheurs de Sophie* est très curieux. Il ne s'y agit pas de violence physique, mais de violence quand même. Sa mère, Mme de Réan, bien que ne la fouettant qu'une fois (Séguir 4499), se range parmi les mauvaises mères, même si dans le reste du récit il ne s'agit pas de punition corporelle. Cependant, on ne peut pas faire abstraction du traumatisme émotionnel que Sophie subit dès le premier chapitre. Mme de Réan, jamais trop critiquée ou remarquée comme une mauvaise mère, représente pourtant les limites de la mauvaise éducation des enfants. Son manque d'empathie pour les désirs de son enfant annule ses tentatives de modérer la mauvaise conduite de Sophie (Lac 445). La répression psychologique dont elle accable la petite Sophie par sa froideur, sa rigidité, sa distance, sa sévérité sont plus qu'évidents, et même sans le fouet on ressent bien que la petite Sophie n'est pas bien traitée. Le traumatisme émotionnel n'est pas toujours bien étudié chez la comtesse de Séguir, mais c'est aussi une forme du mauvais traitement de l'enfant et il peut être aussi marquant que l'abus physique ; donc, on ne peut pas l'ignorer. Et la comtesse comprend cela et adresse cette question.

Mme de Réan n'est pas une mère aimante. On mentionne dans le livre que la mère de Sophie aimait beaucoup ses petits poissons (Séguir 3186) sans jamais, à travers tout le roman, proférer un mot d'affection envers sa fille ni même aucun compliment. Pour aller plus loin, il semble que la mère a toujours plus de considération pour les animaux que pour son enfant ; on en voit plusieurs exemples dans le texte, dont un est que la maman s'afflige de la mort de ses poissons plus qu'elle ne le fait de l'expérience de la mort possible de sa fille sous les dents carnassières du loup dans la forêt, un incident que nous allons discuter en détail plus loin. Egalement, elle ne lui accorde jamais le bénéfice du doute : la première personne qu'elle soupçonne de la mort des poissons est Sophie ; de plus, elle aurait même parié que c'est elle (Séguir 3228), ou quand la boîte à ouvrage est vidée, Sophie est la première à être soupçonnée :

« [T]ous mes domestiques sont honnêtes et incapables de me voler. . . . Sophie, . . . où avez-vous mis les choses qui étaient dans ma boîte ? » (Ségur 4472-81). Les besoins et les plaisirs de Sophie ne sont jamais considérés par sa mère ; elle donne plutôt la priorité aux amies de Sophie : « Je vous aurais envoyée dîner dans votre chambre, si je ne craignais de gâter le plaisir de vos petites amies, qui sont si bonnes qu'elles souffriraient de votre punition » (Ségur 3874). Enfin, le dernier détail mais pas les moindres est le manque complète de renforcement positif ou d'encouragement quelconque. Outre aucun bénéfice du doute, Mme de Réan a toujours une opinion négative de sa fille et de ses capacités : « Tu ne travailles pas encore assez bien pour avoir une si jolie boîte. De plus, tu n'as pas assez d'ordre. Tu ne rangerais rien et tu perdrais tous les objets les uns après les autres » (Ségur 4436). On voit aussi que Sophie a peur de sa maman : plusieurs fois elle n'ose pas lui parler, demandant à Paul, son cousin, de lui adresser la parole ou de lui demander quelque chose : « 'Demande à maman de l'ouvrir', dit tout bas Sophie à Paul » (Ségur 4118) ou bien « va le lui demander. Je n'ose pas » (Ségur 4808), et cela montre déjà de quel type de personne ou de mère on a affaire.

3.5. La rigidité et la sévérité de Mme de Réan : le comportement injustifiable

La rigidité et la sévérité de Mme de Réan se voient plus particulièrement dans ses réactions et ses réponses. Sa réaction, comme on vient de le dire, est toujours négative à l'égard des actions de Sophie, et il est difficile de croire qu'il s'agisse d'une fillette de 3 à 4 ans à partir des répliques de sa mère. On voit bien que l'affection maternelle manque et que la mère ne se soucie ni de la santé ni du bien-être de sa fille, seulement de la discipline. Audiberti remarque bien qu'à la moindre faute de Sophie, Mme de Réan l'appelle 'mademoiselle' et commence à la vouvoyer « montrant bien par là qu'elle peut à tout moment lui retirer son affection » (125). Considérons un exemple précis du texte pour illustrer l'analyse précédente. Quand le doigt de Sophie est mordu jusqu'au sang dans le chapitre « Le pain des chevaux », cela ne suscite aucune pitié de la part de la mère. Dans le texte l'incident a lieu vers deux heures, après le déjeuner (Ségur 3488). La blessure doit être sérieuse puisque « le doigt de Sophie saignait si fort, que le sang coulait à terre » (Ségur 3499) et même à l'heure du dîner sa main « n'était pas encore assez guérie pour que le sang fût tout à fait arrêté » et elle « tachait la nappe » (Ségur 3507). D'abord, le fait que Sophie a peur de montrer une blessure aussi sérieuse avertit le lecteur du manque d'affection de la part de sa mère puisque la crainte d'être punie pour avoir transgressé contre la discipline se montre plus forte que sa douleur, qui selon la description de sa blessure n'est pas insignifiante. Ce que sa mère répond en apprenant la blessure de sa fille nous démontre tout à fait ses priorités :

Qu'as-tu au doigt ? Depuis quand y as-tu mal ?

Depuis ce matin C'est mon poney qui m'a mordue. ... C'est en lui donnant du pain.

Tu n'as donc pas mis le pain dans ta main toute grande ouverte, comme je te l'ai tant de fois recommandé ?

Non, maman ; je tenais le pain dans mes doigts.

Puisque tu es si sottte, tu ne donneras plus de pain à ton cheval. (Ségur 3507-16)

La faim continuelle, la raison pour laquelle Sophie a agi ainsi n'a aucune importance, mais encore une fois il nous est montré que pour la mère, la discipline l'emporte sur le bien-être de son enfant.

Un exemple même plus frappant nous provient du chapitre « Le Loup ». « Je vais partir pour aller à la ferme de Svitine en passant par la forêt ; tu vas venir avec moi, » annonce Mme de Réan à Sophie, « seulement fais attention à ne pas te mettre en arrière ; tu sais que je marche vite, et, si tu t'arrêtais, tu pourrais rester bien loin derrière avant que je pusse m'en apercevoir » (Ségur 3889). Ici, il s'agit des promenades du soir, où il ne faut pas se dépêcher pour arriver à l'heure. Mme de Réan sait bien que Sophie est tentée de manger des fraises et de s'arrêter (3900), donc elle est au courant qu'il y a la possibilité que Sophie reste en arrière. Mme de Réan connaît aussi les dangers de la forêt et la possibilité d'y rencontrer des loups, et pourtant elle choisit de rester ferme pour la discipline et pour l'obéissance au lieu de s'assurer de sa fille : « Mme de Réan . . . marchait assez vite et sans se retourner » (3917). Sophie donc reste derrière pour manger des fraises, voyant sa mère s'éloigner. La mère ne s'aperçoit même pas que sa fille est en danger – ce sont les chiens qui commencent à s'inquiéter et en avertissent Mme de Réan (3917-20). Au lieu de faire marcher les enfants devant ou juste à côté d'elle pendant toute la promenade pour s'assurer d'eux, elle n'en a pas d'idée qu'après avoir vu « des yeux brillants et féroces . . . et entendit . . . un bruit de branches cassées » dans les bois (3920).

Mme de Réan, en tant que mère, ne prend pas toujours de bonnes décisions ni n'arrive aux conclusions justes en ce qui concerne son enfant : au lieu de se questionner des décisions qu'elle prend pour son enfant (e.g. de la laisser derrière sachant que Sophie pourrait être tentée par des fraises et ainsi courir un danger mortel d'être dévorée par les loups), la mère rejette toute la faute sur un enfant affamée (comme on le voit tout au long du roman) de quatre ans :

« Malheureuse enfant ! Qu'a-t-elle fait ? » (Séguir 3925). La distance que laisse Mme de Réan entre elle-même et Sophie sans s'apercevoir du danger probable, ou simplement l'ignorant, est assez grande puisqu'en retournant, « elle l'aperçut de loin assise au milieu de fraises » (3925) et cela prend du temps pour Mme de Réan et Paul de s'approcher de Sophie en courant. Pendant ce temps, le loup réussit à saisir les jupons de Sophie (3929). Le choix de la mère est de rester ferme sur ses directives et d'exiger l'obéissance à tout prix. L'inflexibilité de se détourner des règles dans l'intérêt de son enfant et la rigidité pareilles étonnent et même choquent.

En plus, à la fin de la bataille des chiens et des loups, Mme de Réan « leur rendit leurs caresses » (Séguir 3933), mais l'auteur ne mentionne rien pour Sophie qui vient de frôler la mort. Au contraire, la maman ne lui dit rien en même temps que la fillette a les jambes tremblantes de la frayeur qu'elle a eue et a de la peine à marcher (3937). Au bout d'un moment, les paroles que la mère adresse à Sophie ne font que lui rappeler qu'elle n'aurait pas dû s'arrêter, mais obéir à sa mère (3947). Au retour à la maison, Paul est loué pour son obéissance et son courage, les chiens sont caressés et prennent un dîner excellent, Sophie n'est que blâmée de sa désobéissance et de sa gourmandise (3957). Puisque Paul a si bien obéi à sa tante (3905), il en est récompensé d'un uniforme complet de zouave (3957-62) et Sophie, l'auteure nous le précise, n'est pas punie de sa désobéissance que par la frayeur qu'elle a eue (3962). Quand même l'analyse précédente nous montre, en fait, qu'elle est aussi punie par l'attitude de sa mère qui ne lui accorde ni affection ni

soutien dans un moment aussi difficile que la rencontre terrifiante d'un loup. Audiberti reprend aussi le caractère inflexible de Mme de Réan la décrivant comme mère « sans faille, incarnation d'une morale stricte. Cette mère-là a toujours raison, et Sophie a bien tort de ne pas lui obéir, aussi la malheureuse enfant est-elle souvent désespérée » (124). Elle en va même plus loin : « On dirait qu'elle le fait exprès de marcher vite, de ne pas se retourner. D'ailleurs elle a prévenu sa fille. Maintenant que Sophie est grande, elle doit suivre. Ou mourir déchirée par les loups » (Audiberti 124).

Reprenons sa dernière pensée. Mme de Réan traite Sophie en grande fille. Elle la tient comme responsable de toutes ses actions et toutes ses décisions tandis que la fillette n'a que 3-4 ans. Curieusement, à propos de Marguerite des *Petites Filles modèles* Camille et Madeleine disent qu'elle est trop petite pour même comprendre que sa maman a un nom, et ne s'appelle pas « maman » (Ségur 5315-22). Quant à Sophie, elle doit déjà être tout à fait responsable de ses décisions et de ses actions, et parfois, comme on l'a vu, même de son bien-être. Pourtant, dans *Les Malheurs de Sophie* Sophie a trois et plus tard quatre ans, et Marguerite en a justement quatre au début des *Petites Filles modèles* (Ségur 7622⁶). Lors d'un épisode des *Petites Filles*, à l'âge de six ans Sophie ne sait pas que les oiseaux ont besoin d'air pour vivre (7080), que peut-on alors exiger d'elle à 3-4 ans ? Comment peut-on exiger, comme le fait Mme de Réan, qu'elle prenne la responsabilité presque complète d'elle-même à cet âge-là ? Et la comtesse ne l'exige pas ; au travers de l'histoire du petit chat que l'on trouve dans la forêt, on peut deviner sa pensée sur ce sujet. Quand la petite Sophie accuse le chaton que c'est sa faute à lui s'il est malheureux, Mme de Réan lui répond qu'« [i]l est trop jeune pour avoir pu retrouver son chemin » (4343-48). Curieusement, elle le reconnaît pour le chat, mais pas pour sa fille. Pourtant, ne va-t-il pas

⁶ On l'apprend plus tard dans le roman après que Marguerite a vécu à Fleurville pendant 2 ans.

de même pour Sophie ? Elle est trop jeune pour être tout à fait responsable de toutes ses actions et même pour tout bien comprendre. On pourrait spéculer ici que c'est un moyen pour Ségur de dire que Sophie, étant trop jeune, ne peut pas, et ne devrait pas, être complètement accusée de son malheur et qu'il y a d'autres facteurs importants, comme les parents, par exemple, qui devraient contribuer à son bonheur ou son malheur. Ségur met ainsi mettant en avant sa critique du comportement de la mère vis-à-vis la fille.

En plus, il existe un désaccord entre ce qui est attendu de Sophie au niveau de la responsabilité : on ne lui confie ni huile ni vinaigre de peur qu'elle ne tache sa robe (Ségur 3197). On ne lui donne non plus « la permission de faire un vrai thé pour ses amies » afin qu'elle ne répande de la crème partout ni se brûle pas avec du thé (3778), mais à l'âge de trois ans son papa lui confie un canif qu'il lui offre en cadeau (3197). Le manque de cohérence interne dans cette histoire nous fait penser que peut-être, encore une fois, c'est un moyen pour la comtesse d'exprimer son mécontentement envers les choix des parents en ce qui concerne l'éducation des enfants, puisqu'elle signale ce contraste ridicule du comportement des parents de Sophie.

Beaussant résume bien ici la pensée de la comtesse : « Les enfants ont plus besoin de tendresse que de coups, de confiance que de suspicion, de félicitations que de reproches » (96). À la différence de Mme de Réan, Mme Fichini des *Petites Filles* avoue directement à sa belle-fille Sophie qu'il n'y pas de tendresse à attendre : « [C]omme vous n'avez ni cœur ni reconnaissance, je ne compte pas sur votre tendresse, et vous ferez bien de ne pas trop compter sur la mienne. . . . [J]e ne me tuerai pas non plus à vous donner de mes nouvelles, dont vous vous souciez autant que je me soucie des vôtres » (Ségur 6636-44), donc on sait qu'elle n'est pas une bonne mère de son propre aveu (bien sûr, on le voit aussi dans la maltraitance physique que nous allons discuter ci-dessous). Par contre, chez Mme de Réan c'est différent ; elle ne porte tout

simplement aucune affection ni tendresse envers sa fille sans rien dire ni avouer, ce qui permet au lecteur de deviner quel genre de mère elle est et d'arriver à ses propres conclusions.

3.6. Répression psychologique d'autres mères

L'exemple suivant de la répression psychologique par une mère provient des *Mémoires d'un âne* où Ségur fait ses observations critiques se mettant elle-même dans le rôle d'un âne. Comme le note Kreyder, la comtesse « se sent devenir âne, le temps d'un roman » (*L'Enfance* 105), citant la remarque du bon ami de la comtesse de Ségur, Louis Veuillot : « Maman Ségur se faisant âne ! Dieu, qu'elle doit avoir de difficultés » (qtd. in Kreyder, *L'Enfance* 106). *Les Mémoires d'un âne* est la seule fois où Ségur se met à la place d'un personnage en lui faisant dire « je » et on peut voir se confondre « le moi de l'écrivain et le je de l'âne » (Kreyder, *L'Enfance* 109 ; “Des histoires” 39). Dans cette histoire, l'âne, Cadichon, ou Ségur elle-même, est témoin d'une répression maternelle psychologique qui fait souffrir l'enfant. De plus, l'âne lui-même ressent l'effet du mauvais traitement par cette même mère. Ici Ségur prête sa voix à l'âne à travers lequel elle observe et dénonce la répression psychologique et montre quelles conséquences désastreuses pourront en résulter.

Pauline, la fille de 12 ans, toujours souffrante, s'ennuie à la campagne puisqu'elle est seule ; « Son père ne s'occupait pas d'elle ; sa maman l'aimait assez, mais elle ne pouvait souffrir de lui voir aimer personne, pas même des bêtes » (Ségur 11951). Dans le texte il s'agissait d'une mère qui était jalouse et empêchait sa fille d'aimer. En plus, la peur de parler et d'être grondée persiste toujours (11986). La maman de Pauline « était restée de mauvaise humeur et maussade depuis l'aventure du médaillon ; . . . Pauline s'ennuyait et s'attristait plus que jamais, et . . . la maladie dont elle souffrait devenait tous les jours plus grave » (12029). Cet exemple nous démontre que la mère ne pensait pas à faire le bonheur de son enfant. L'égoïsme, ses propres désirs et caprices prennent la place de ce bonheur. La joie de voir Pauline sauvée lors d'un incendie est bientôt remplacée par les reproches sur sa désobéissance, et au lieu de jouir du

fait que Pauline est vivante, la mère lui reproche qu'elle ait dû passer une nuit de désolation (12076). Cette histoire finit par la mort de Pauline et encore une fois la comtesse laisse deviner au lecteur la cause véritable de sa mort.

Une fois même, au cours de ses romans, Ségur, en grand-mère, se met elle-même à la place de protectrice d'un enfant que la mère maltraite verbalement. Dans *Les Bons Enfants* la mère de la petite Marguerite est assez méchante : « 'Quelles bêtises faites-vous là, mademoiselle ? Petite sottie, petite sale ! Vous êtes une méchante, mademoiselle ! Petite laide !' La pauvre Marguerite allait pleurer, parce qu'elle avait peur que [sa mère] ne la fouettât ; mais grand-mère a dit bien vite : 'Ne la gronde pas ; ce n'est pas sa faute' » (Ségur 24045). Il s'agit ici de la situation où l'enfant s'amuse en tripotant dans l'eau et se mouille. La mère attaque son enfant pour une raison ne méritant pas du tout un tel reproche, et c'est où la bonne grand-mère prend la défense de la petite fille au point de mentir un peu pour éviter une punition à l'enfant.

Mme des Ormes de *François le bossu*, femme hautaine, négligente et inattentive envers sa fille, est aussi loin d'être une bonne mère. Les gens qui l'entourent trouvent qu'elle n'aime pas du tout sa fille Christine (Ségur 35539) ; elle l'offre du fouet (35314) et même son mari remarque qu'elle est trop sévère pour la pauvre enfant et demande qu'elle prenne plus de soin en ce qui concerne leur enfant (35331), ce qu'elle ne fait surtout pas ; elle ne trouve pas de temps pour s'occuper ni du bien-être (35539) ni de l'éducation de Christine (35870), elle s'absente pendant des années et abandonne sa fille à la bonne, qui est méchante, sévère et injuste (35373-80) et qui maltraite Christine régulièrement avec une verge (35983). En plus, Mme des Ormes est brusque avec sa fille (36229) et ne s'empêche pas de l'humilier à toute occasion possible (35487). La critique de Ségur se voit ici au travers de M. des Ormes qui trouve sa femme trop négligente à l'égard de sa fille (mais qui souvent, à vrai dire, néglige lui-même leur fille), mais

surtout au travers de Paolo qui dit directement à Mme des Ormes que Christine est bien sa fille et qu'« il faut bien que vous fassiez comme toutes les mama [*sic*] » (36246) et de M. de Nancé qui dénonce ouvertement l'attitude de Mme des Ormes sur l'éducation de sa fille et en est révolté au point de proposer que Christine demeure avec lui et son fils pour qu'elle échappe à une mère tellement indigne (36991).

Chapitre 4

Châtiment physique

4.1. Introduction

Comme on peut voir, dans les romans de la comtesse de Ségur, les exemples de la répression psychologique des enfants par les mères ne manquent pas. Pourtant, on trouve encore plus d'exemples de la maltraitance physique. Quand son éditeur lui demandait de supprimer les passages où il trouvait trop de violence physique, la comtesse le lui refusait souvent. Plutôt, elle a choisi de retravailler et de réécrire ses histoires pour satisfaire à Templier, sans enlever la punition corporelle et la violence (dont un bon exemple est celui du *Bon Petit Diable* où Ségur a préféré entièrement changer le cadre en le plaçant en Ecosse au lieu de laisser l'intrigue se dérouler en Normandie, ce qui n'était pas un menu travail) (Luton 75-76). Le moyen dont la comtesse a choisi de traiter les corrections proposées par son éditeur montre que l'inclusion des punitions était une haute priorité. De plus, Luton propose qu'elle semblait même être obsédée de pouvoir s'exprimer au travers des scènes qui mettent en valeur la punition corporelle (76). Sophie Heywood est du même avis, qu'il s'y agit d'une obsession du châtiment corporel, mais elle ajoute que c'est la dénonciation de Ségur de la punition corporelle et des différents types du mauvais traitement des enfants qui s'étaient traduits dans cette obsession dont on l'accuse (44).

4.2. Les mères fouettardes

Examinons quelques exemples précis des figures maternelles violentes présentes dans les romans de Ségur. Dans *Le Général Dourakine*, l'horreur de mère, Mme Papofski, nous est présentée. Elle a souvent des explosions de colère et de méchanceté (Ségur 33781) qui se projette très souvent sur ses enfants : « [E]lle tira les cheveux, les oreilles des plus petits, donna des soufflets, des coups d'ongles aux plus grands » (34117). Elle terrifie ses huit enfants qui ne sont pour elle qu'un fardeau et dont elle aurait préféré de se débarrasser (33407). Les coups de fouet ne manquent non plus : « [Elle] se retourna, . . . et saisissant le plette (fouet) . . . elle courut à eux [les enfants] et eut le temps de distribuer quelques coups de ce redoutable fouet avant que leurs mains tremblantes eussent pu ouvrir la porte, et que leurs jambes, affaiblies par la terreur, les eussent portés assez loin pour fatiguer la poursuite de leur mère » (34140). Ce n'est pas étonnant d'apprendre qu'en fouettant elle le fait jusqu'au sang (32359) et que ses enfants cherchent le soutien auprès de leur oncle Dourakine à cause de leur peur d'être fouettés par leur mère : « Alors vous empêcherez ma maman de me fouetter ? » (32368). Le général est outragé et indigné du comportement de sa nièce. Ségur lui prête sa voix pour s'opposer à la maltraitance pareille. Au travers de Dourakine, elle essaye de limiter le pouvoir de Papofski, au moins pendant son séjour à Gromiline, le domaine du général près de Smolensk. Dourakine lui impose des restrictions en menaçant de retirer son héritage : « [S]i pendant votre séjour ici j'apprends que vous avez fouetté, maltraité vos enfants ou vos femmes, je vous témoignerai mon mécontentement... dans mon testament » (32432).

Il n'y a pas non plus de manque de la maltraitance physique dans *Le Bon Petit Diable*. Madame Mac'Miche, qui n'est pas la mère biologique de Charles Mac'Lance, mais est sa parente et également sa tutrice, n'épargne pas les coups. Elle lui tire les oreilles, le pousse

violemment (Séguir 38488), donne des soufflets et des coups de pied (38696) et le bat sans pitié avec une baguette : « [Elle] lui donna un coup fortement appliqué, puis deux, puis trois, . . . elle le jeta par terre et lui donna le fouet en règle, au point d'endommager sa culotte »; elle l'a battu ainsi jusqu'à ce que son bras était fatigué de frapper (38842). Cela va sans dire qu'après une brutalité pareille, Charles avait du mal à rester assis, tant son derrière souffrait des coups (38862). Tout cela n'est pas trop différent de ce qu'on a vu dans l'exemple précédent, mais il y a une différence entre ce roman et les autres qu'il faut souligner : pour la première fois, le protagoniste maltraité se révolte ouvertement, même publiquement, contre le comportement de son tyran et lutte pour améliorer sa situation (et il y réussit d'ailleurs), ce qui est un nouveau moyen pour Séguir de s'opposer au mauvais traitement des enfants. Séguir semble également exprimer son opinion par rapport à une telle maltraitance par la bouche du juge de paix qui dit que quelle que soit la transgression de la part de l'enfant, il n'y a pas de raison pour « battre au point de gêner [les] mouvements » (38902).

Un des cas les plus connus et fréquemment cité par les critiques est celui de Mme Fichini, la belle-mère de Sophie des *Petites Filles modèles*. Elle est vraiment le modèle des mauvaises mères : sévère, violente, emportée, injuste. Encore et encore nous assistons aux scènes où elle bat ou fouette Sophie, souvent sans pitié et jusqu'au sang. A tout petit bruit ou mouvement que Sophie fait, elle la punit même sans poser de questions :

Mme Fichini commença par donner un bon soufflet à Sophie, qui criait.

‘Cela m’en fait deux !’

‘Deux quoi, petite sotte ?’

‘Deux soufflets qu’on m’a donnés.’

[L]ui donnant encore un soufflet : 'Tiens, voilà le second pour ne pas te faire mentir'. (Ségur 5661)

Sophie, le petit « démon », comme Mme Fichini l'appelle (Ségur 6085) est battue souvent, et comme elle l'avoue dans *Les Vacances*, « avec une telle cruauté que tous les jours j'avais de nouvelles écorchures, de nouvelles meurtrissures » (9671). Mme Fichini la bat pour tout et pour un rien. Et puis elle la bat davantage. Une fois, après l'avoir sévèrement fouettée à cause de l'accusation que Sophie a bu son vin, qui d'ailleurs n'était pas vrai, « jusqu'à ce que ses bras fussent fatigués » quand Sophie était prête à partir pour rejoindre ses amies, « Mme Fichini se retourna vers elle et lui donna un dernier soufflet, qui la fit trébucher » (6515).

Alors la pauvre Sophie, toujours battue, toujours injustement grondée, seule, abandonnée pendant des journées entières, pleurant plusieurs heures de suite sans que personne y fasse attention, sans que personne cherche à la consoler (Ségur 6489), fait vraiment pitié. Si on y pense, le portrait de Mme Fichini, d'après une telle conduite, ressemble vraiment à la méchante marâtre des contes de fées. On pourrait mettre en avant que l'amour de la belle-mère n'est pas comparable à celui de la mère biologique et le mauvais traitement de l'enfant par une belle-mère peut ainsi être, sinon expliqué, peut-être mieux justifié. Mais même la comtesse de Ségur montre dans quelques exemples de ses romans qu'être une mère biologique n'est pas une condition obligatoire pour aimer et soigner un enfant : l'amour d'une vraie mère s'étend sur les autres aussi. Comme Mme de Fleurville a adopté Sophie, ainsi Mme de Rosbourg a accepté Paul pour son fils dans *Les Vacances* (Ségur 10260). Elles partagent leur amour maternel avec les enfants et ne les traitent pas pis que leurs propres enfants. Donc une mère adoptive peut être une excellente mère, comme l'était aussi Mme Blidot dans *L'Auberge de l'Ange Gardien* (1863). Elle s'attache aux petits Paul et Jacques et les aime beaucoup, comme les garçons lui rendent la

pareille : « Je sais que je les aimerais, que je ne les rendrai point malheureux et que vous [soldat Moutier] aurez la conscience tranquille à leur égard » (Ségur 28939). Cela, bien évidemment, n'est pas le cas dans les contes de fées : les marâtres sont normalement des anti-héroïnes méchantes. Cependant, les contes de fées n'étaient pas l'inspiration de la comtesse de Ségur pour le personnage de Mme Fichini. Dans une lettre à son éditeur E. Templier elle dit que c'est à la base d'une mère biologique qu'elle a créé Mme Fichini, et les scènes jugées trop violentes pour croire à leur vraisemblance étaient, en fait, des faits historiques et il ne s'agissait pas du tout d'une belle-mère (Ségur qtd. in Luton 65).

Une des telles scènes relevée par son éditeur dans la lettre, une des plus outrées du roman, ou même de toute l'œuvre de Ségur, résulte de l'incident où Sophie tombe dans la mare et faillit se noyer. La correction qui suit n'est due qu'à une robe salie :

‘Qu'est-ce que j'apprends, mademoiselle ? Vous avez sali, perdu votre jolie robe en vous laissant sottement tomber dans la mare ! Attendez, j'apporte de quoi vous rendre plus soigneuse à l'avenir'. Et, avant que personne ait eu le temps de s'y opposer, elle tira de dessous son châle une forte verge, s'élança sur Sophie et la fouetta à coups redoublés, malgré les cris de la pauvre petite, les pleurs et les supplications de Camille et de Madeleine, et les remontrances de Mme de Fleurville et d'Elisa, indignées de tant de sévérité. Elle ne cessa de frapper que lorsque la verge se brisa entre ses mains ; alors elle en jeta les morceaux et sortit de la chambre. (Ségur 5932-40)

Ségur nous présente ici une image plus que mémorable. Ce n'est pas pour rien que cette scène est toujours reprise par tant de critiques. Malheureusement, on ne remarque que la cruauté de Mme Fichini et l'attribue très vite à la comtesse elle-même qui est bientôt accablée des accusations

qu'on a examinées précédemment. Pourtant, on a tendance à négliger la suite de cette scène où Sophie fait pitié au lecteur en même temps que les personnages de son entourage se montrent démesurément indignés de la conduite de Mme Fichini : « Sophie en chemise, criant, courant et sautant par excès de souffrance, le corps rayé et rougi par la verge dont les débris gisaient à terre. Mme de Rosbourg et Marguerite restèrent immobiles d'étonnement » (Ségur 5948).

Chapitre 5

Critiquer les mères indignes : le véritable but et comment l'atteindre

5.1. Engagement du lecteur

Ce que Ségur a réussi très bien à faire avec les descriptions qu'on a vu précédemment est d'évoquer une forte réaction émotionnelle du lecteur. Pour faire comprendre au lecteur les motivations, les réactions critiques et les opinions de l'auteur, il faut d'abord l'engager. Plus le personnage, l'histoire ou l'intrigue sont outrés ou choquants, plus on le remarque, y réagit et s'en souvient. Van Zuylen est d'avis que le but du « système pédagogique » que Ségur construit dans ses romans est d'« accroître la vertu et la discipline » de ses lecteurs au lieu de montrer le mauvais exemple (186). En vérité, il semble que c'est justement le contraire ; en présentant ces 'mauvais exemples', les personnages des mères 'monstrueuses' telles que Mme Fichini, Mme Papofski et Madame Mac'Miche, parfois au travers de « l'exagération caricaturale » (Audiberti 127), l'auteure capte encore plus d'attention du lecteur, ce qui mène la comtesse plus directement vers son but d'exprimer la critique de telles mères. Les références et les exemples légères ou indirectes peuvent passer inaperçues, plus particulièrement si le lecteur n'a aucune expérience du mauvais traitement, soit physique, soit psychologique, et ne pas évoquer les réactions émotionnelles nécessaires pour s'y engager. Alors il est essentiel que le lecteur s'engage émotionnellement pour que l'auteur arrive à son but. Comme le dit Van Zuylen : « [L]a représentation de la cruauté contre l'enfant, parce qu'elle provoque d'emblée une réception sympathique, cathartique, appelle la participation émotionnelle immédiate du lecteur dans le texte » (183). En même temps il faut se méfier de ne pas trop exagérer parce que si « cette rencontre entre texte et lecteur . . . est si extrême, si directe, [elle] risque en même temps de soustraire le lecteur à une participation critique de ce même texte » (183). Cela pourrait être

justement la raison pour laquelle la critique par la comtesse sur ce sujet est restée assez longtemps inaperçue ou négligée. Elle était tellement investie elle-même dans le sujet et dans la critique qu'elle en a fait trop et par conséquent est devenue la proie des autres critiques.

Finalement, ce que la réaction émotionnelle du lecteur permet de faire c'est d'abord de ne pas parcourir trop vite le passage que l'auteure utilise pour transmettre un message important, mais plutôt s'y arrêter, y réfléchir et puis former une opinion personnelle sur la situation. Ainsi, le lecteur a l'occasion d'évaluer et de juger. Même si Van Zuylen constate que le but de la comtesse est d'éduquer ses jeunes lecteurs (185), on doit ajouter que cette éducation peut bien se montrer aussi sous la forme d'une critique. D'ailleurs, 'la morale' n'est pas uniquement dirigée vers les enfants ; on doit considérer que l'opposition de Ségur à la mauvaise éducation des enfants est dirigée aussi vers les parents qui lisent les histoires aux enfants ou qui lisent les romans eux-mêmes avant qu'ils soient sûrs qu'ils peuvent être confiés à leurs enfants. Un épisode de la vie de la comtesse de Ségur conté par la sœur de l'ami de la famille, Louis Veuillot, Elise Veuillot, nous suggère que la comtesse n'était pas toujours contente des méthodes de sa fille Olga d'élever ou de discipliner ses enfants. Ségur a comparé Olga à sa propre mère Catherine Rostopchine qui avait soi-disant inspiré le personnage de Mme Fichini. Ségur a averti Olga que si elle continuait à battre son fils Jacques, elle serait comme la comtesse Rostopchine (Heywood 23). Selon les récits personnelles qui nous sont disponibles sur la mère de Sophie de Ségur⁷, c'est très probable qu'elle a vécu elle-même des expériences négatives dans son enfance contre lesquelles elle essayait de prévenir les autres, plus particulièrement ses filles qui lisaient sûrement tous les livres de la comtesse, et éviter ou minimiser les instances de punition

⁷ Voir Naryshkina et Rostoptchine

corporelle (Heywood 20), ou du mauvais traitement en général, des enfants⁸. Donc, quel que soit le public, son but semble être de lui signaler sa critique des mauvaises mères.

Retournons à la notion de l'évaluation de la situation en lisant le passage qui évoque la réaction personnelle. En utilisant des exemples poignants, Ségur s'attaque aux mères qui négligent, humilient et maltraitent leurs enfants, contrairement aux opinions de Van Zuylen qui propose que Ségur ne s'attaque qu'aux parents qui gâtent leurs enfants (183), comme on le voit tout à fait dans l'exemple de *Quel Amour d'Enfant* (1867). Comment la lecture du roman peut-elle influencer les choix personnels en ce qui concerne l'éducation des enfants ? Selon Van Zuylen au sujet de la gâterie des enfants dans les romans, quand le parent le lit, il/elle « voit si clairement ce que serait une éducation néfaste, qu'il ne peut qu'évaluer ses propres méthodes favorablement » (197). Mais il ne faudrait pas se limiter à l'évaluation favorable ; c'est que tout genre d'éducation néfaste présenté dans les romans pousse le lecteur à évaluer ses propres méthodes, sans qu'il se croie forcément supérieur. Bien évidemment, si le lecteur trouve des parallèles entre la bonne éducation décrite dans le texte et la sienne, il est rassuré d'être sur la bonne voie. Par contre, s'il remarque des rapprochements, même les plus distants, entre la mauvaise éducation présentée dans le roman et la sienne, on devient plutôt alarmé et, voyant les conséquences possibles d'une telle éducation au travers du déroulement de l'intrigue ou des conclusions, on est poussé à réévaluer ses méthodes. La comtesse de Ségur semble bien compter sur cela. Enfin, d'une part son aspiration ardente d'écrire provenait de son désir d'être entendue sur les sujets tels que la maternité et l'éducation des enfants (Heywood 43).

⁸ Le sujet de l'enfance de la comtesse de Ségur et les influences de ses expériences sur son écriture compléteraient sûrement l'étude présente et méritent d'être étudiés et analysés en plus de détail. Malheureusement, en raison des restrictions spatiales, cette analyse dépasse les limites de cette dissertation.

Un aspect de la critique de la comtesse de Ségur qui nous devient évident à partir de ces textes est la leçon que l'on récolte ce que l'on sème. L'enfant maltraité finit par s'en prendre à la personne qui le maltraite et commence à se révolter d'un moyen ou d'autre :

L'enfant peut constater la faiblesse ou la négativité de ceux qui l'éduquent et se doit d'y mettre bon ordre en se livrant à un autre adulte. C'est un thème que l'on retrouve constamment dès les premiers livres de la comtesse. Elle attribue à ces mineurs une liberté de disposer d'eux-mêmes, qui peut d'un certain point de vue sembler effarante. Elle va jusqu'à préconiser le mépris pour ses propres parents, la désaffection et la désaffiliation (comme . . . pour Gaspard), le chantage pur et simple, le cynisme le désenchanté, la révolution ; actions et sentiments que même les auteurs les plus libéraux se sont rarement hasardés à décrire chez leur enfants fictifs. (Kreyder, *L'Enfance* 193)

La méchanceté incite plus souvent la méchanceté, la bonté encourage la bonté. On en voit des exemples dans toute l'œuvre de la comtesse. Elle nous montre que les enfants Papofski (*Le Général Dourakine*) sont aussi méchants que sa mère (Ségur 33051), que Charles (*Un Bon Petit Diable*) devient de plus en plus méchant envers Madame Mac'Miche à cause de sa méchanceté sans bornes : « [E]lle me rend méchant ; méchant malgré moi » (Ségur 38509). La servante de Madame Mac'Miche, Betty, remarque que « [s]'il était mené moins rudement, le bon l'emporterait sur le mauvais... » (Ségur 38521). En effet, dès qu'il était continûment exposé à la bonne influence de Juliette, son autre cousine aveugle, après la mort de Madame Mac'Miche, Charles est devenu bon et bienveillant. Ségur exprime bien son opinion sur le sujet au travers de Cadichon, son âne, « [n]ous ne devenons colères, désobéissants et entêtés que pour nous venger

des coups et des injures que nous recevons. Quand on nous traite bien, nous sommes bons » (Ségur 11569).

Il en va de même pour Sophie. En la comparant aux petites filles modèles, on constate bien le contraste entre elles et cette dernière. Sophie est emportée et a souvent des accès de colère. Mais, comme le dit aussi Beaussant : « Sophie, petite fille malheureuse, enfant battue, enfant martyr, enfant esclave, a bien le droit d'être méchante » (117). Elle devient de plus en plus bonne sous la tutelle de Mme de Fleurville qui ne la maltraite ni physiquement comme Mme Fichini, ni psychologiquement comme Mme de Réan. Alors la pénitence, comme le croit Mme Albion des *Bons Enfants*, ne fait pas toujours du bien aux enfants. « Quand elle est juste, c'est possible, » dit la maman, « autrement elle fait plus de mal que de bien » (Ségur 21870). Pierre, son fils, la soutient complètement : « Maman a bien raison ; une pénitence injuste ou trop forte met en colère et donne envie de mal faire pour se venger » (Ségur 21870). « Maxime finale, » nous suggère Kreyder, « La sévérité rend malheureux et méchant. La bonté attire, adoucit et corrige » (*L'Enfance* 189). C'est bien ce que Ségur essaye de dire aux parents et aux futurs parents.

5.2. Moyens et stratégies de critique

5.2.1. Les personnages dans le rôle de porte-parole

Séguir utilise plusieurs moyens pour exprimer sa critique. Parfois, la critique maternelle n'est pas ouverte et tout à fait transparente, mais on peut quand même la repérer par les descriptions, les histoires et dialogues que la comtesse présente. Un des moyens, le plus évident et transparent, est d'utiliser les personnages qui entourent les mauvaises mères et en faire des porte-parole (Luton 79). Séguir se sert de tous types de personnages pour illustrer ce principe : les enfants maltraités eux-mêmes, les enfants des mères 'dignes', ces mères elles-mêmes, les autres parents et même les servants. Même si selon Van Zuylen il « s'agit de faire taire l'égalité potentielle entre parents et enfants » dans les œuvres de la comtesse (185), on voit, qu'en fait, la comtesse donne aux enfants une voix justement pour dire que le parent n'est pas tout puissant et que l'enfant mérite d'être entendu et bien traité, comme un être humain à part entière. Donc au travers de Charles, l'enfant maltraité, elle peut dire que « les gens méchants pour les enfants le sont pour tout le monde et sont lâches par-dessus le marché. C'est abuser lâchement de sa force que de maltraiter un enfant » (Séguir 41049).

Une telle critique par l'intermédiaire des porte-paroles se retrouve dans la trilogie de Fleurville, plus particulièrement dans *Les Petites Filles modèles*. Les deux bonnes mamans, Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg, aussi que leurs filles, Camille, Madeleine et Marguerite, participent toutes à la critique de la méchante Mme de Fichini. Quand Mme de Fleurville est prête à lui exprimer son mécontentement de la punition injuste et barbare que Mme Fichini vient d'administrer à la petite Sophie, Mme Fichini suggère que « c'est le seul moyen d'élever des enfants ; le fouet est le meilleur des maîtres. Pour moi, je n'en connais pas

d'autres » (Ségur 5940). La réaction de Mme de Fleurville est tout à fait digne d'une excellente mère :

Si Mme de Fleurville n'eût écouté que son indignation, elle eût chassé de chez elle une si méchante femme ; mais Sophie lui inspirait une pitié profonde : elle pensa que se brouiller avec la belle-mère, c'était priver la pauvre enfant de consolations et d'appui. Elle se fit donc violence et se borna à discuter avec Mme Fichini les inconvénients d'une répression trop sévère. Tous ces raisonnements échouèrent devant la sécheresse de cœur et d'intelligence bornée de la mauvaise mère, et Mme de Fleurville se vit obligée de patienter et de subir son odieuse compagnie. (Ségur 5940-48)

L'autre maman, Mme de Rosbourg, les filles et même la bonne Élisabeth expriment autant d'indignation. La seule considération pour Sophie leur « firent supporter la présence de Mme Fichini. Camille, Madeleine et Marguerite eurent besoin de faire de grands efforts pour être polies à table avec [elle] » (Ségur 5956).

Jusqu'ici on a examiné les exemples de l'indignation, qui suit un châtiment sévère, plutôt silencieuse et plus ou moins cachée, comme c'est aussi le cas dans l'exemple suivant :

« L'indignation empêchait ces dames de parler ; elles craignaient, si elles laissaient voir ce qu'elles éprouvaient, que l'irritation de cette méchante femme ne s'en accrût encore » (Ségur 6515). Donc ici on n'avoue son opinion qu'au lecteur ; Mme Fichini peut bien ne pas savoir les vraies pensées et opinions des mères. En revanche, parfois la critique est très ouverte et on adresse le transgresseur directement à propos de sa conduite. Marguerite n'hésite pas à dire à Mme Fichini que « c'est vous qui êtes méchante ; . . . vous avez voulu battre la pauvre Sophie sans vouloir l'écouter, et j'aime Sophie, et je ne vous aime pas » (6629). De même, un adresse

directe provient aussi de la part de Mme de Rosbourg quand elle confronte Mme Fichini sur une punition injustement appliquée : « Vous voyez aussi, madame, que vous avez puni Sophie injustement et que vous lui devez un dédommagement » (6637). On a déjà vu un exemple pareil quand le général Dourakine a adressé Mme Papofski directement en lui défendant de maltraiter ses enfants, sinon elle perdra son héritage.

La bonne de Sophie dans *Les Malheurs de Sophie* joue un rôle intéressant. C'est une autre voix adulte qui analyse le comportement de la mère et le communique au lecteur en tant qu'observateur impartial. Au travers d'elle, Sophie de Ségur pourrait bien transmettre la critique envers l'attitude de la mère, et en même temps s'en distanciant elle-même. Mais elle fait plus. Quand Sophie mange le pain des chevaux parce qu'elle a faim et que sa mère la punit, « la bonne la regarda avec pitié et soupira. . . . [E]lle trouvait que sa maman était quelquefois trop sévère, et elle cherchait à la consoler et à rendre ses punitions moins dures » (Ségur 3537-42). La bonne, la voix adulte et raisonnable, en plus de critiquer, offre une solution alternative pour apaiser les privations que la petite Sophie doit subir tout le temps, dont un était la faim constante : « [D']une armoire . . . elle tira un gros morceau de fromage et un pot de confitures » (3542), et si Mme de Réan questionne Sophie dessus, « je me charge de lui expliquer que je n'ai pas voulu vous laisser manger votre pain sec, parce que cela ne vaut rien pour l'estomac, et qu'on donne aux prisonniers même autre chose que du pain » (3546-51). Il est normal qu'on ne veuille pas qu'un enfant souffre de faim et Ségur engage la bonne à réparer cette transgression de la part de la mère.

Comme nous l'avons déjà constaté précédemment, Sophie de Réan incarne partiellement Sophie Rostopchine, la jeune comtesse de Ségur. Prenant cela en considération, il est intéressant

de trouver un exemple du texte où la petite Sophie, et donc la comtesse elle-même, sans intermédiaires, s'oppose au mauvais traitement et à la violence :

Et tu crois que je te [à sa fille Palmyre] vas passer cela sans dire quoi et que je ne vas pas te donner une raclée ?

Sophie, *avec effroi*. – Oh ! ma bonne mère Louchet, si vous avez de l'amitié pour moi, je vous en prie, ne la punissez pas. (Ségur 6590-97)

La mère Louchet pense qu'elle devrait punir sa fille par obligation puisque cette dernière a volé le vin de Mme Fichini ; mais punir lui fait du chagrin, elle aime tendrement sa fille et ne veut pas la punir. Sophie, qui vient d'être punie à sa place par Mme Fichini, « était heureuse d'avoir épargné à Palmyre les douleurs qu'elle venait de ressentir si rudement » (Ségur 6605) ; elle était contente qu'elle ait obtenu le pardon de la mère Louchet vu que « je sais combien est terrible la punition dont elle était menacée, et j'avais aussi peur pour elle que j'aurais eu peur pour moi-même » (6613).

5.2.2. Les animaux comme véhicules de transmission du message

La comtesse utilise également les animaux comme véhicules pour transmettre le message. Dans un cas très précis de celui de Cadichon, dont on 'entendait' les pensées puisque sa narration était à la première personne, l'âne sert de porte-parole comme dans les cas précédents. De plus, Ségur emploie les histoires d'animaux comme paradigmes du comportement humain, tout comme le faisait Jean de la Fontaine dans ses Fables. Nières-Chevrel remarque que la comtesse se sert d'un animal dans le chapitre « Le Poulet noir » des *Malheurs de Sophie* « où Ségur suggère qu'il y a des mères si dangereuses pour leur enfant que le salut de celui-ci passe par une

séparation d'avec la mère » (« Les Bons Enfants » 33). En effet, dans cette histoire la poule couveuse couvre de coups de bec son petit poulet et le poursuit jusqu'à ce qu'il soit définitivement enlevé (Ségur 3283-91). « Qu'allons-nous faire de ce poulet, » demande Mme de Réan, « impossible de le laisser avec sa méchante mère, elle le tuerait ; il est si beau que je voudrais pourtant l'élever » (Ségur 3291). Finalement, ce n'est pas même Mme de Réan qui élève le poussin, mais Sophie (Ségur 3309). En vérité, qu'allons-nous faire de toutes ses méchantes mères ?

Comme nous l'avons constaté ci-dessus, la comtesse s'est 'transformée' en âne dans son histoire *Mémoires d'un âne*. Cela lui permet de s'exprimer plus facilement à propos des mères 'indignes' et les relations interpersonnelles en utilisant Cadichon comme, parfois, une oreille attentive et aussi comme porte-parole. Il écoute et console Pauline, la fille chétive, quand elle se plaint de ses parents, et plus précisément de sa mère, qui sont strictes et ne lui causent que du chagrin : « Cadichon, tu vois qu'on me traite ! . . . [J]e t'aimerais malgré eux et plus qu'eux, parce que toi tu es bon, tu ne me grondes jamais ; tu ne me causes jamais aucun chagrin, et tu cherches à m'amuser dans nos promenades » (Ségur 12012). Maintenant, c'est le tour de Cadichon de s'exprimer et la comtesse ne lui enfreint pas la parole : « J'éprouvais une colère furieuse contre cette mère qui, par bêtise ou par excès de tendresse pour sa fille, la rendait malheureuse. Si j'avais pu, je lui aurais fait comprendre le chagrin qu'elle causait à Pauline, le mal qu'elle faisait à cette santé si délicate, mais je ne pouvais parler, et je regardais avec tristesse couler les larmes de Pauline » (12021). Quand Cadichon dit qu'il ne peut pas parler, ne rien dire, tout en se désolant pour sa pauvre Pauline, la comtesse suggère-t-elle qu'il n'était pas possible d'exprimer ouvertement sa critique, sans aucune répercussion, dans le siècle où même l'idée d'avoir des opinions pareilles sur la mère ou la famille semblait scandaleuse ? Heywood constate

que ce n'était pas un sujet convenable dans un siècle où les relations des mères et des filles étaient particulièrement idéalisées (20). Mais la comtesse a quand même trouvé le moyen de s'exprimer librement : elle a eu recours à ses livres où elle pouvait fermer les yeux aux restrictions imposées par la société.

Dans l'histoire des singes dans *Les Bons Enfants*, la comtesse utilise l'animal pour « figurer une situation qu'elle ne risquerait pas à mettre directement en scène avec des humains » (Nières-Chevrel, "Les Bons Enfants" 23). Elisabeth, pendant la visite au zoo, assiste à la scène qui se déroule entre la mère-singe et son petit : « J'aperçus dans un coin une guenon avec son petit singe ; elle le mettait par terre, et le petit criait toujours pour qu'elle le reprît dans ses bras : enfin, la mère, ennuyée, donne à son petit un grand soufflet ; le petit se frotte la joue tout en regardant la guenon d'un air furieux » (Ségur 24224). Cette scène nous montre encore une fois que le mauvais traitement ne fait que provoquer le mauvais comportement à son tour ; il éveille les réactions négatives et, bref, ne fait aucun bien. Donc, le petit singe commence à se venger de la méchanceté de sa mère. Ce qui à son tour fâche encore plus la mère qui « le prend dans ses bras, et malgré ses cris elle lui donne une dizaine de tapes bien appliquées, puis elle le jette par terre ; le petit se retire de très mauvaise humeur dans un coin, d'où il observe sa mère » (Ségur 24232). Et voilà le cercle vicieux continue : le petit lui jette du sable à l'oreille. Sur quoi la mère « s'élance sur le petit, ... lui donne deux énormes soufflets et s'apprête à le battre ; les cris du petit attirent les autres singes, qui se rassemblent autour de la guenon et du petit, et prennent parti, les uns pour elle, les autres pour lui » (Ségur 24239). Cette histoire de la mère-singe est très curieuse puisqu'à la fin deux camps avec deux opinions divergentes participent à la querelle. S'agit-il ici justement de l'opposition qui existait dans la société où il y avait ceux qui approuvaient la punition corporelle, l'exerçaient ou simplement ne trouvaient pas qu'il fût

convenable d'en parler, et ceux qui étaient contre et aussi essayaient de lutter pour l'arrêter, comme la comtesse le semblait faire d'après ses textes?

5.2.3. Imitation sociale

Finale­ment, le dernier exemple de la stratégie de critique appartient à la catégorie d'imitation sociale. Il s'agit de la toute première histoire des *Malheurs de Sophie* où Sophie reçoit une poupée de cire comme cadeau de son père. Laura Kreyder, qui discute cette histoire en détail dans son essai, *L'Enfance des saints et des autres*, propose que « la première attitude que doit avoir une petite fille moderne envers sa poupée est celle d'imiter les gestes d'une mère » (90). Sophie doit maintenant jouer le rôle de la mère. Pourtant, le résultat en est catastrophique : Sophie détruit complètement sa poupée, et ce qui est même plus alarmant, elle n'en est même pas triste. Bien évidemment, on ne peut pas comparer une poupée à un enfant vivant si le propriétaire de la poupée saisit complètement que la poupée est un objet. Par contre, malgré l'opinion de Kreyder que Sophie comprend bien la nature de sa poupée et que c'est « un objet susceptible de se casser » (*L'Enfance* 96), les choix textuels de Ségur nous montrent le contraire. D'abord, le mot 'casser' est juxtaposé aux mots 'vivre', 'mourir', 'enterrer', ce qui dément considérablement la nature inanimée de la poupée. Ensuite, on voit comment l'enfant voit et traite sa poupée. Sophie traite sa poupée comme si elle est un enfant, un être vivant, tout au long : elle la peigne et l'habille, la trouve pale pensant que la poupée a froid puisque ses pieds étaient glacés (Ségur 3059) ; la poupée devient aveugle (3076), elle l'assied sur un petit fauteuil et l'emmène promener (3092) ; « la poupée *vécut* très longtemps » [emphasis added] (3092), « Sophie pensa qu'il était bon de laver la poupée puisqu'on lavait les enfants » (3099) ; elle s'occupe beaucoup

de l'éducation de sa poupée (3099) ; finalement, la poupée tombe et *se casse* le bras [emphasis added] (3108). Surtout l'histoire se culmine par un enterrement tout à fait humain, sauf la célébration, où on spécifie qu'il s'agit d'une « morte » (135), et non pas d'une chose cassée.

Alors, le texte nous permet de conclure que la poupée est pour Sophie comme un être vivant, ou du moins la comtesse de Ségur semble vouloir nous le faire penser. En tout cas, la poupée de Sophie subit des « traitements barbares . . . [qui] vient du fait qu'elle traite sa poupée comme si elle lui ressemblait ; toutes ses attentions aimantes se transforment en mutilations » (Kreyder, *L'Enfance* 97). Celles-ci ne sont pas du tout comiques, comme Kreyder l'affirme. Au contraire, cela peut être tout à fait traumatisant et écœurant pour un enfant (comme pour un adulte, aussi) puisque l'enfant s'attache souvent à ses jouets et veut les garder même s'ils sont vieux, sales ou cassés. L'idée de mutiler volontairement son jouet ou de ne pas s'affliger d'une mutilation involontaire ne vient pas à l'esprit à un tel enfant, et surtout cela ne l'amuse pas. Alors si le but de Ségur n'est pas de créer un élément comique, pourquoi présenter une image aussi troublante ? Nous pouvons établir ici des parallèles entre la manière dont la mère de Sophie traite sa fille, et ses conséquences, et la manière dont Sophie traite sa poupée avec les conséquences qui en résultent : il est possible que Sophie ne mutile pas expressément sa poupée, mais la répétition des tentatives de 'bien élever' la poupée résulte en conséquences désastreuses. Finalement, « [d]epuis tous ses malheurs, Sophie n'aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse » (Ségur 3108). Donc qu'est-ce que la comtesse veut nous apprendre dans cette histoire ? Son message semble être que si la mère ne sait pas prendre soin de son enfant, ou n'y met pas assez d'attention, elle va le 'détruire' (y compris la 'destruction' psychologique), tout comme Sophie a détruit sa poupée. En plus, une bonne mère ne se réjouit pas du malheur de son enfant (comme Sophie l'a fait dans l'exemple de l'enterrement qui était tout à fait une occasion

joyeuse) en même temps que la mauvaise mère néglige ou ignore tout à fait le malheur de l'enfant. La bonne mère aime son enfant en dépit des circonstances, mais on ne peut pas dire le même de Sophie et de sa poupée ni de sa mère non plus.

Chapitre 6

Le contraste : la bonne mère

Le but de Sophie de Ségur, ses textes suggèrent, n'est pas seulement de condamner le mauvais traitement des enfants et de le critiquer, mais aussi de présenter une alternative à l'éducation nocive et à la punition sévère et de montrer le bon exemple (Luton 96). De plus, ayant passé plus de trois décennies à élever les enfants elle-même, elle connaît bien la maternité et elle essaie de transmettre sa sagesse et sa connaissance sur le sujet. Les récits que les enfants de Sophie ont écrit d'elle et de la famille la décrivent tous comme une bonne mère. Elle était une mère aimée au cœur tendre, elle élevait ses enfants selon ses principes, inventant des jeux et jouant avec eux. Elle enseignait l'amour, le respect, la générosité et l'indépendance au lieu d'imposer la stricte discipline. Ségur n'était pas seulement une bonne mère à ses enfants biologiques, mais elle était aussi heureuse d'adopter son neveu illégitime Woldemar (Lac 442), qui n'était pas accepté dans la famille Rostoptchine à cause de la mère de Sophie, Catherine, qui trouvait un « bâtard » indigne du nom de Rostoptchine. Donc une mère dévouée qui aimait ses enfants presque à l'excès (Heywood 29), Sophie de Ségur s'est complètement consacrée à eux, évitant toute sorte de violence et de sévérité. Elle s'affligeait de la souffrance quelconque de ses enfants (e.g. Beaussant 64) et ne cachait pas son affection débordante. Ainsi, elle essayait d'être si bonne qu'elle se laissait emporter vers l'extrême. Reliant les critiques des mauvaises mères qu'elle présentait dans ses romans avec ses efforts d'être une mère gentille et affectionnée, nous pourrions conclure qu'elle avait des raisons d'éviter justement l'autre extrême, celui de sévérité et de violence. Il semble qu'elle le connaissait assez bien. Les expériences de sa propre enfance auraient pu influencer sa façon de penser et sa manière de traiter les enfants d'une manière plus aimante qu'elle ne l'avait été elle-même.

Autant que *Les Petites Filles modèles* illustrent le contre-exemple de l'éducation de l'enfant, à partir de l'exemple de Mme Fichini, ce roman présente aussi le contraste des bonnes mères au travers de Mme de Fleurville et de Mme de Rosbourg. Sophie de Ségur se met elle-même dans la peau de la bonne mère pour contraster son comportement à celui des mères indignes. Mme de Fleurville est le personnage de mère le plus proche de Sophie de Ségur (Audiberti 108). Comme elle, Mmes de Fleurville et de Rosbourg participaient volontiers aux jeux de ses filles : « [L]es petites jouèrent à cache-cache dans la maison ; Mmes . . . jouèrent avec elles jusqu'à huit heures » (Ségur 6242) ou bien les mamans proposent elles-mêmes une partie de cache-cache et jouent avec les enfants (7317) ; ensemble, les mères et les filles rient beaucoup et sont heureuses (7324). Les bonnes mères s'occupent de leurs filles, leur proposent des pique-niques et passent du temps avec elles (8345). C'est tout à fait ce que Sophie faisait avec ses enfants.

Les enfants de mères pareilles sont bonnes, aimées et parfaitement heureuses (Ségur 5217). Marguerite devient encore une fois le porte-parole de Ségur, mais cette fois-ci c'est pour louer les bonnes mamans : « Nous aimons nos mamans parce qu'elles sont d'excellentes mamans ; si elles étaient méchantes, nous ne les aimerions pas » (6667). Et les mères aiment leurs filles. Ces mères étaient aussi modèles que leurs filles, et le bon exemple de ces mères n'est pas pour rien. On voit bien qu'une enfant a besoin d'amour et elle est malheureuse sans une mère aimante : « [S]i ma belle-mère pouvait un jour m'aimer comme t'aime ta maman, je serais heureuse comme tu l'es » (6729), dit Sophie à sa camarade. Elle désire si ardemment d'avoir une mère aimante dans sa vie : « 'Chère, chère madame,' dit Sophie en se jetant dans ses bras [de Mme de Fleurville] et en l'embrassant tendrement, 'gardez-moi près de vous, continuez-moi votre affectueuse bonté, permettez-moi de vous aimer comme une mère, de vous obéir, de vous

respecter comme si j'étais vraiment votre fille, et de m'appliquer à devenir digne de votre tendresse et de celle de mes amies' » (7236). Ici il ne s'agit même pas d'échapper seulement à une mère violente, ce qui serait l'explication la plus logique à cette émotion de Sophie. C'est l'amour et la tendresse d'une mère dont elle a besoin et elle les préfère à « la meilleure, à la plus agréable pension de Paris » (7243).

Et l'amour maternel se fait voir avec Mme de Fleurville ; il est plus fort que la discipline : dans l'histoire où Sophie se cache dans le tronc d'un arbre, Mme de Fleurville ne cherche pas à la punir ni à la discipliner pour sa désobéissance à la défense de ne pas grimper aux arbres. Elle est inquiète pour Sophie sans l'accuser de rien ; nous voyons souvent le contraire chez Mme de Réan. Sophie se trouve dans un danger mortel et tous sont contents qu'elle s'en soit tirée. Il n'y a pas d'accusations injustes ou sévères, le seul reproche mentionnée (mais pas par Mme de Fleurville, mais par Marguerite et Jacques) est que Sophie a triché, et que le bon Dieu l'en a punie (Ségur 9138-58) ; au contraire, Mme de Fleurville remercie Dieu « d'avoir tiré la pauvre Sophie du danger », même si c'est par sa propre faute qu'elle s'y est mise (Ségur 9176).

Quel contraste avec les mères qu'on a étudiées précédemment ! Une mère fouette, l'autre embrasse tendrement ses filles (Ségur 7489). Ségur nous montre qu'il est possible d'élever les enfants sans les maltraiter et sans sévérité injuste. Mme de Fleurville ne fouette jamais et elle est sûre que même sans le fouet elle fera obéir les enfants à elle avec plus de succès (Ségur 6523, 6804). Les types de punitions des trois mères que Sophie a eues sont très intéressants et montrent bien l'attitude de Ségur envers ces personnages (Lac 445). Quand Sophie se mouille pour friser ses cheveux et a l'air ridicule, d'abord Mme de Réan se moque d'elle et puis la punit plus sévèrement que Sophie ne le mérite pour cette faute : pour sa désobéissance elle doit rester au dîner comme elle est : les cheveux en l'air et sa robe pleine de sable et trempée pour que tout le

monde se moque d'elle (Ségur 3421). Mme Fichini la roue de coups pour avoir mouillé et ainsi ruiné sa robe en tombant dans la mare (où, rappelons-nous, elle a failli mourir). Les deux mères la punissent pour ce qui semble être un rien. Par contre, Mme de Fleurville, pour la faute assez grave d'avoir battu Marguerite, l'envoie dans un cabinet de pénitence pour qu'elle réfléchisse à sa conduite, se repente et copie la prière pour qu'elle se calme et soit prête à demander le pardon (Ségur 6854-70). Mme de Fleurville ne choisit pas la voie de la punition physique, injuste ou humiliante. Lac résume très bien les actions de Mme de Fleurville et les conséquences de ses actions: « Fleurville as the good mother exemplifies what she preaches by not punishing the child in anger, or shaming her, but by addressing only her faulty behavior. Thus the child's integrity is preserved » (445).

Cette méthode alternative, Ségur nous le montre, est plus efficace que l'autre : « Sophie, qui, tremblante devant le calme de Mme de Fleurville, aurait tout donné pour n'avoir pas déchiré le livre, le papier et écrasé la plume » (Ségur 6910). C'est justement le calme et la justice de Mme de Fleurville qui font reconnaître à Sophie sa faute : « Votre bonté me touche profondément, votre pardon est tout ce que je demande » (6941). Elle regrette ses actions : « Comment . . . ai-je pu me livrer à une telle colère ? Comment ai-je été . . . si hardi envers une personne aussi douce, aussi tendre que Mme de Fleurville ! Comme elle a été bonne avec moi » (6941). Finalement, les mots de sagesse que la comtesse partage avec le lecteur expliquent dans quelle mesure la violence et la sévérité sont stériles : « [C]'est singulier : quand j'étais méchante et que ma belle-mère me punissait, je me sentais encore plus méchante après, je détestais ma belle-mère ; tandis que Mme de Fleurville, qui m'a punie, je l'aime au contraire plus qu'avant et j'ai envie d'être meilleure » (6757). Point final : « [Sophie] développait en elle tous les bons sentiments que l'excessive sévérité de sa belle-mère avait comprimés et presque détruits. Mme

de Fleurville et son amie Mme de Rosbourg étaient très bonnes, très tendres pour leurs enfants, mais sans les gâter ; constamment occupées du bonheur et du plaisir de leurs filles » (7218).

La tendresse et la bonté triomphent alors et démentent l'avis de Van Zuylen que « si l'enfant n'est pas élevé avec sévérité, il finira par se retourner contre ses parents » (186), comme on l'a vu dans les exemples précédents. Van Zuylen interprète à tort la dédicace de *Quel Amour d'enfant* (qui discute la gâterie des enfants), disant que selon Ségur bien élever veut dire être sévère (186), mais il n'y en a pas d'indication pour en tirer des conclusions pareilles⁹. Il faut comprendre la différence entre être stricte et sévère. C'est une chose d'être stricte, mais juste et raisonnable, comme on le voit dans le cas de Sophie dans le cabinet de pénitence, et c'est l'autre chose d'être sévère comme l'est Mme Fichini.

⁹ « Je ne crains donc pas que tu souffres de la comparaison avec cette méchante petite fille. Il faut remercier ton Papa et ta Maman, qui t'élèvent si bien qu'on ne te voit pas de défauts, et que tes bonnes qualités ressortent dans toute leur beauté » (Ségur 51555 – dédicace à *Quel Amour d'enfant*).

Chapitre 7

Punition des mauvaises mères

L'indication la plus claire que Ségur condamne les mauvaises mères se voit dans le destin que Ségur leur accorde. Autant qu'une bonne mère est récompensée par l'harmonie continuelle de la famille, des enfants sages et l'amour que ses enfants lui témoignent, autant la mauvaise mère est punie. Toutes les mères indignes trouvent leur punition, très souvent dans une mort affreuse. A la fin des *Malheurs de Sophie*, Mme de Réan, la mère de Sophie, se noie lors de leur voyage en Amérique. De même, Mme d'Aubert (Ségur 9637), la mère de Paul, qu'il qualifie une mauvaise mère qui ne l'aime pas¹⁰, se noie aussi (10155). Pourtant, il semble que ce ne soit pas le seul type de punition que Ségur évoque ; c'est aussi l'indifférence de Sophie envers sa mère, et plus particulièrement sa mort, qui indique à quel point elle était, selon Sophie ou Ségur, une mauvaise mère. Un enfant, au bout d'un moment, peut perdre l'affection et le respect pour une mère indigne si celui-là subit la répression et la violence continuelle ; ses sens s'engourdissent. Cela semble être le cas de Sophie. Quand elle parle de Paul, elle exprime plus d'émotion que quand elle mentionne sa mère : « J'étais triste de ne pas voir *maman* et *mon cher Paul* [emphasis added] (Ségur 9643). Sophie pleurait la séparation d'avec Paul, mais dans le texte on ne la voit pas exprimer les mêmes sentiments pour la mort de sa mère. Elle présente les faits sans aucune émotion : « [T]out d'un coup une grosse vague vint les couvrir. J'entendis un affreux cri, puis je ne vis plus rien. Maman était disparue ; tous avaient été engloutis par la vague » (Ségur 9637). Maman est morte, mais on ne la pleure pas.

¹⁰ On apprend du naufrage dans *Les Petites Filles modèles et de l'aveu de Paul dans Les Vacances*

La punition de Mme Fichini pour avoir maltraité l'enfant commence déjà avant la mort de M. de Réan, le père de Sophie. Mme Fichini subit une punition immédiate dès qu'il apprend qu'elle l'a battue :

Un jour, je me suis sauvée près de papa ; j'avais les bras, le cou et le dos tout rouges des coups de verges qu'elle m'avait donnés. Jamais je n'oublierai le visage terrible de papa, quand je lui dis que c'était ma belle-mère qui m'avait battue. Il sauta de dessus sa chaise, saisit une cravache qui était sur la table, courut chez ma belle-mère, la saisit par le bras, la jeta par terre, et lui donna tant de coups de cravache, qu'elle hurlait plutôt qu'elle ne criait. . . . 'Chaque fois que vous osez la toucher pour la maltraiter, je vous cravacherai comme je l'ai fait aujourd'hui'.
(Ségur 9656-64)¹¹

La fin de Mme Fichini n'est pas jolie non plus ; son nouveau mari le comte Blagowski la trompe sur sa vraie identité et la ruine. Elle est frappée par le chagrin et elle meurt dans son lit, en tourments, accablée des regrets, une mort assez horrible (11311-99).

La punition de Mme Papofski du *Général Dourakine* est aussi double. D'abord, elle ressent, elle aussi, l'effet du fouet. Audiberti trouve cette punition convenable : « La Papofski fouette et elle est fouettée, juste revanche, et redondance du fouet » (36). Elle pense que Dourakine préfère sa manière d'agir et sa dureté (Ségur 33561), mais, en fait, il (ou Ségur) la punit sévèrement pour son comportement : d'abord, dans le cabinet du capitaine 'ispravnik' elle est entraînée dans un salon où on fait descendre le bas de son corps dans une trappe et « elle se sentit fouettée comme elle avait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice fut court mais terrible » (34231). Puis, quelque temps après, sa mort ne tarde pas : quand elle apprend que le

¹¹ C'est le seul cas dans l'œuvre de Ségur où la punition physique (ou quelconque) de la mère est administrée par le père, donc il ne s'agit pas ici de la domination masculine récurrente.

général l'a complètement déshérité « elle poussa un cri terrible et tomba en convulsions sur le parquet » et elle mourut au bout de quelques jours (34275-300). Le dernier commentaire de Ségur sur la terrible personne de Mme Papofski est qu'elle « ne fut regrettée de personne ; sa mort fut l'heure de la délivrance pour ses enfants comme pour ses malheureux domestiques et paysans » (34300). Ségur est claire dans son point de vue : se débarrasser d'une mère pareille égale la délivrance d'un joug terrible.

Les mères indignes Mme des Ormes dans *François le bossu* et Madame Mac'Miche dans *Le Bon Petit Diable*, sont aussi punies à leur tour. Mme des Ormes est la seule mère indigne qui ne meurt pas à la fin. Pourtant, sa 'fin' n'est pas moins désagréable ; Ségur la laisse « vieille et plus laide que jamais ; . . . elle a des visiteurs, mais pas d'amis ; la mauvaise mère inspire de l'éloignement à tout le monde. . . . En somme, elle traîne une existence misérable et malheureuse » (Ségur 38387). On finit par Madame Mac'Miche qui, à son tour, n'échappe pas à la mort. D'abord, elle subit de violentes attaques de nerfs accompagnée d'un délire récurrent. Puis, elle est clouée au lit à cause d'une jambe cassée (Ségur 40214-22) et meurt souffrante en agonie (40517).

Conclusion

Ainsi périssent les mauvaises mères de Ségur. Comme nous l'avons vu, les textes suggèrent que selon la comtesse elles méritent leur sort. La récompense vient seulement à celles qui traitent bien les enfants, avec justice ; qui les aiment et les soignent ; enfin, à celles qui savent être bonnes mères. Une mauvaise mère qui maltraite ses enfants ne vaut rien aux yeux de la comtesse. Nous avons vu au cours de cette dissertation qu'au lieu de préconiser ou de soutenir la violence envers les enfants, soit psychologique, soit physique, Ségur la condamne. Sa critique des mauvaises mères est parfois ouverte, parfois subtile, mais toujours présente et ardente. Elle était elle-même une bonne mère, qui a plus probablement ressenti les effets du mauvais traitement dans son enfance et essaie d'éviter à tout prix de transmettre cette expérience à ces enfants (l'hypothèse qui attend d'être confirmée par la recherche à venir). De plus, elle tient à prévenir les autres parents, courants ou futurs, des dangers d'une éducation nocive. Elle le fait tant bien que mal que la société et les normes de son temps l'ont permis. Il est dommage que son message soit si mal compris et qu'elle et son œuvre subissent tant de critiques négatives. Espérons que cette étude aide à rétablir un peu la justice que la comtesse de Ségur mérite.

Bibliography

- Andersen, Ida Anine. "La Grande et la Petite Sophie: Une Approche de la Comtesse de Ségur, née Rostopchine". *(Pre)Publications* (1989): 3-39. *MLA International Bibliography*. Web. 19 Mar. 2012.
- Audiberti, Marie-Louise. *Sophie de Ségur, l'inoubliable comtesse: Ses anges, ses diables*. Paris: Stock, 1981. Print.
- Beaussant, Claudine. *La Comtesse de Ségur ou l'enfance de l'art*. Paris: Robert Laffont, 1988. Print.
- Bettelheim, Bruno. *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales*. New York: Vintage Books, 2010. Kindle file.
- Durand, Marion, and Diana Wormuth. "One Hundred Years of Illustrations in French Children's Books". *Yale French Studies* (1969): 85-96. *JSTOR*. Web. 24 Oct. 2013.
- Ergal, Yves-Michel, and Marie-José Strich. *La Comtesse de Ségur: biographie*. Paris: Bartillat, 2008. Print.
- . "Née Rostopchine. La comtesse de Ségur". *Figures de l'émigré russe en France au XIXe et XXe siècle: Fiction et réalité*. Ed. Charlotte Krauss and Tatiana Victoroff. Amsterdam and New York: Rodopi, 2012. Print.
- Heywood, Sophie. *Catholicism and Children's Literature in France: The Comtesse de Ségur (1799-1874)*. Manchester and New York: Manchester UP, 2011. Print.
- Jan, Isabelle, and Wyley L. Powell. "Children's Literature and Bourgeois Society in France Since 1860". *Yale French Studies* (1969): 57-72. *JSTOR*. Web. 24 Oct. 2013.
- Kreyder, Laura. "Des Histoires sans sujet; Le Dispositif autobiographique dans les manuscrits de la comtesse de Ségur et de sainte Thérèse de Lisieux". *In prima persona: Forme*

- dell'autobiografia nella letteratura francese dell'Ottocento. Ed. Rosa Ghigo Bezzola. Torino: Tirrenia, 1992. 21-54. *MLA International Bibliography*. Web. 24 Oct. 2013.
- . *L'Enfance des saints et des autres: Essai sur la comtesse de Ségur*. Fasano: Schena, 1987. Print.
- Lac, Christine. "Sophie Rostopchine, Comtesse de Ségur". *French Woman Writers: A Bio-Bibliographical Source Book*. Ed. Eva Martin Sartori and Dorothy Wynne Zimmermann. New York: Greenwood, 1991. 440-452. *MLA International Bibliography*. Web. 24 Oct. 2013.
- Lastinger, Valérie. "Mutisme, maturité et maternité: Sophie de Ségur et ses mères". *Romance Languages Annual* (1992): 97-102. *MLA International Bibliography*. Web. 24 Oct. 2013.
- Luton, Lisette. *La Comtesse de Ségur: a Marquise de Sade?* New York: Peter Lang, 1999. Print.
- Naryshkina, Natalia. *1812: Le Comte Rostopchine et son temps*. Saint Petersburg: Société R. Golické & A. Willborg, 1912. Print.
- Nières-Chevrel, Isabelle. "Faire une place à la littérature de jeunesse". *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (2002): 97-114. *JSTOR*. Web. 24 Oct. 2013.
- . "Les Bons Enfants de la comtesse de Ségur: une leçon de littérature appliquée". *L'Esprit Créateur* (2005): 20-33. *Project Muse*. Web. 24 Oct. 2013.
- Rostopchine, Lydie. *Les Rostopchine: Chroniques de famille*. Paris: Société d'Édition et de Publications, 1909. Print.
- Ségur, Sophie. *Œuvres Complètes*. Arvensa, 2012. Kindle file.
- Van Zuylen, Marina. "'Il ne faut pas gâter les enfants': Pédagogie et stratégies rhétoriques chez Vallès, Renard et la Comtesse de Ségur". *Francographies: Bulletin de la Société des*

Professeurs Français et Francophones d'Amérique (1995): 183-203. *MLA International Bibliography*. Web. 24 Oct. 2013.

Vinson, Marie-Christine. *L'Éducation des petites filles chez la comtesse de Ségur*. Lyon: PU de Lyon, 1987. Print.